

Sport ès Lettres : le cas de Gustave Flaubert

Avant-propos

Un sport en toutes lettres se dévoile dans la littérature française au XIX^e siècle, comme l'indique cette phrase de Gustave Flaubert (1821-1880) dans *L'Éducation sentimentale* de 1869 : « Un sportsman racontait une histoire de chasse »¹. Dans le paysage social français contemporain du Second Empire, « s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid, être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815 », c'est, observe Flaubert, « tout ce qu'il y a de plus neuf »². Après la défaite de Waterloo en 1815, redoublant dans celle de 1870 face à la Prusse, une certaine crédibilité militaire française est sur son déclin. Une énergie nouvelle, sportive, se substitue ici à l'énergie militaire en titre : c'est le destin de cette énergie sportive nouvelle, dans son rapport à la vie et l'Œuvre de Gustave Flaubert, qui nous intéresse et qui fera l'objet du présent article. Cet article s'inscrit dans le cadre du Ph.D. rédigé sous la direction du professeur Michel Olsen de l'Institut d'Études Culturelles et Linguistiques de l'université de Roskilde, Danemark.

Flaubert, un écrivain sportif ? La question, de prime abord, peut paraître déconcertante. Il n'est pas d'usage, en effet, d'établir une relation entre le sport et la littérature. L'écrivain français Gustave Flaubert et le champion olympique américain Carl Lewis n'ont, apparemment, rien à se dire. Ils appartiennent à deux mondes différents, étrangers l'un à

¹ *L'Éducation Sentimentale* (1869), éd. E. Maynial, GF, 1964, II, ii, p. 158.

² à George Sand, Croisset, samedi soir [29 septembre 1866], t. III, p. 537-mi. Toutes les citations de la Correspondance de Flaubert, sauf mention contraire, renvoient à : *Flaubert. Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 4 vol., éd. établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, t. I, 1973 ; t. II, 1980 ; t. III, 1991 ; t. IV, 1998.

l'autre, et dépourvus de dénominateurs communs. Selon une tradition de préjugés en pleine forme, culture physique et culture spirituelle se disent irréductibles l'une à l'autre, antithétiques. Les hommes de lettres, perçus généralement comme des personnages mélancoliques, maladifs, fragiles, ont *tout dans la tête et rien dans les muscles*. À l'inverse, les athlètes sont considérés comme des personnes robustes, saines, débordantes de santé, de préférence un peu bêtes : ils ont donc *tout dans les muscles et rien dans la tête*. Ce jugement de valeur demande à être nuancé, réagit vivement Tolstoï, pour qui le sport a bel et bien un sens profond, « mais comme toujours nous n'en voyons que le côté superficiel »³.

Le passé sportif de la critique littéraire flaubertienne

Dans l'*Histoire de la littérature française, de Chateaubriand à Valéry* (1936), duquel nul Flaubert sportif ne se démarque⁴, à l'instar de l'*Anthologie de la littérature du sport* (1988), duquel nul Flaubert sportif ne naîtra⁵, Albert Thibaudet réserve un paragraphe de vingt-huit lignes à l'émergence du phénomène sportif dans la littérature française contemporaine. Dans la « génération de 1914 » (Montherlant, Prévost, Braga), le « corps », y lit-on, a pour fonction d'« évincer les complications sentimentales »⁶. Une année auparavant, dans *Gustave Flaubert* (1935), le critique littéraire décelait toutefois chez l'auteur de *Madame Bovary* (1857) l'existence d'une activité nautique parallèle à l'écriture : « L'oeuvre de la journée finie, ce grand corps sédentaire a besoin de réaction physique. Il s'ébroue, il hurle,

³ Tolstoï, Léon, *Anna Karénine*, t. I, IIe partie, chap. XXVIII, éd. Gallimard, coll. Folio, p. 251.

⁴ Thibaudet, A., *Histoire de la littérature française, de Chateaubriand à Valéry*, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, coll. Marabout Université, Paris, 1936, chap. VI, « Flaubert », pp. 336-344.

⁵ Lyleire, Jean-Claude et Le Targat, Henri, *Anthologie de la littérature du sport*, éd. des Presses Universitaires de Lyon, 1988.

⁶ Thibaudet, A., *op. cit.*, p. 524.

il nage en plein romantisme »⁷.

C'est dire qu'une année avant l'*Histoire de la littérature française, Gustave Flaubert* d'A. Thibaudet mettait le doigt sur un rapport possible pouvant exister entre un style physiologique particulier, d'inspiration sportive, et le traitement musclé que ce même style pouvait éventuellement réserver à la pensée romantique. En soutenant que le sport se manifestait dans l'*Histoire de la littérature française* en réaction à des « complications sentimentales », A. Thibaudet plaçait irrémédiablement dans *Gustave Flaubert* la naissance du sport en littérature sous l'indice du style physiologique flaubertien, lequel avait eu pour mission durant les cinq années rédactionnelles de *Madame Bovary* (1851-1856) d'endiguer, comme on sait, la tendromanie de l'amante en titre Louise Colet, et de corseter, par extension, la partie efféminée du romantisme lamartinien répandu partout en elle.

Bien que Flaubert aimât « accomplir de grands exploits de nageur »⁸, le constat, cependant, s'arrêtait là. Le sport chez Flaubert, fait aléatoire et isolé, n'était nullement le produit d'une habitude ou d'un entraînement régulier. À peine éveillée, voilà donc que la mise en relation du style physiologique avec le sport chez Flaubert s'éteignait brusquement. L'impulsion donnée par « Guy de Maupassant athlète » d'Apollinaire au début du siècle ne portait pas ses fruits⁹. « Bouvard et Pécuchet gymnastes » de René Descharmes, à sa suite, ne provoquait aucune réaction¹⁰. Fait insolite, le sport chez Flaubert, selon R. Descharmes, ne relevait que d'un exercice imaginaire. Nulle relation

⁷ Thibaudet, A., *Gustave Flaubert*, éd. Gallimard, N.R.F., coll. Leurs Figures, 1935, p. 77.

⁸ Thibaudet, A., *Gustave Flaubert*, *ibid.*, p. 38.

⁹ Apollinaire, Guillaume, « Guy de Maupassant athlète », article paru dans *La Culture Physique* du 1er mars 1907, in *Guillaume Apollinaire. Œuvres en prose complètes II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », éd. établie, présentée et annotée par Pierre Caizergues et Michel Décaudin, 1991, t. II, pp. 1195-1202.

¹⁰ Descharmes, R., « Bouvard et Pécuchet gymnastes », in *Le Centenaire de Gustave Flaubert. Autour de Bouvard et Pécuchet. Études documentaires et critiques*, Librairie de France, Paris, 1921, chap. VI, pp. 120-150.

n'existait entre le manuel d'éducation physique du colonel Francisco Amoros et les copies simplement différées, parodiques, Bouvard et Pécuchet, de l'écrivain sportif Gustave Flaubert qui avait pris soin de laisser une adresse aux « exercices » de son *Dictionnaire des idées reçues*¹¹ : « N'oublions jamais en effet que ce sont les copistes (et non pas Flaubert personnellement), qui lisent Amoros et se laissent diriger par lui »¹².

Un demi-siècle plus tard, dans le sport de Flaubert par Jean-Paul Sartre, ou le transport de Jean-Paul Sartre en Flaubert, on arrivait à la même conclusion : le sport chez Flaubert était un caprice fortuit. La théorie de l'art chez Flaubert résultant d'une « activité passive »¹³, le créateur d'Emma Bovary étant « passivement constitué »¹⁴ et se déclarant lui-même victime d'« apathie musculaire »¹⁵, voire de « langueurs nerveuses »¹⁶, Flaubert, accident sportif de la nature, ne pouvait être qu'un vague et lointain « athlète au repos »¹⁷. Au sortir de la crise nerveuse de Pont-l'Évêque de janvier 1844, rien, *a priori*, ne déterminait la gratuité du geste sportif chez Flaubert conduisant ce fiacre duquel il dévale brusquement : « D'ordinaire, il aime conduire comme il aime nager : c'est un jeu, un sport, il dépense ses forces pour le plaisir gratuit de les dépenser. »¹⁸ Nulle trace de Flaubert sportif chez Jacques Suffel¹⁹, nulles « qualités sportives »²⁰ flaubertiennes chez Maurice

¹¹ *Flaubert. Œuvres complètes*, 2 vol., préf. de J. Bruneau, présentation et notes de B. Masson, éd. du Seuil, coll. de l'Intégrale, t. II, p. 308.

¹² Descharmes, R., *op. cit.*, p. 147.

¹³ Sartre, J.-P., *L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, 3 vol., éd. Gallimard, coll. Tel, 1971, t. III, p. 2101-mi.

¹⁴ *ibid.*, t. I, p. 474-mi.

¹⁵ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de samedi, I heure du matin. [3 juillet 1852], t. II, p. 123-haut.

¹⁶ *ibid.*

¹⁷ *L'Idiot*, t. III, *op. cit.*, pp. 1913-haut et 2055-mi.

¹⁸ *ibid.*, t. III, p. 1823-mi.

¹⁹ Suffel, J., *Gustave Flaubert*, éd. Universitaires, nouvelle éd. revue, 1958.

Bardèche, dévolues au seul Maxime Du Camp, l'un des premiers photographes de France, ami intime de Gustave Flaubert.

Le sport dans la vie de Gustave Flaubert

Natation, canotage, escrime, pédestrianisme, chasse, équitation sont les six activités sportives majeures auxquelles s'adonne Flaubert au cours de son existence. 1842 : « je nage raide »²¹. 1843 : « je me baigne dans la Seine hélas au lieu de la mer »²². 1844 : « Il doit m'arriver ces jours-ci un canot du Havre. Je voguerai sur la Seine à la voile et à l'aviron »²³. 1845 : « J'ai passé tout l'été à me promener en canot et à lire Shakespeare »²⁴. 1846 : « Je n'ai jamais senti ce que c'était que la fatigue intellectuelle et il fut une année où j'ai travaillé régulièrement pendant 10 mois 15 heures par jour. Trois fois par semaine seulement je faisais des armes à outrance »²⁵. 1846 : « je prends une leçon d'armes »²⁶. 1847 : « Je refais cependant des armes, avec furie même. C'est 3 demi-heures de rage furieuse par semaine »²⁷. 1847 : « j'ai recommencé d'aujourd'hui à faire des armes »²⁸. 1847 : « Plus légers que le matin, nous [avec Du Camp] sautions, nous courions sans fatigue, sans obstacle, une verve de corps nous emportait malgré nous et nous éprouvions dans les muscles des espèces de tressaillements d'une volupté robuste et

²⁰ Bardèche, M., *L'Œuvre de Flaubert*, éd. Les Sept Couleurs, 1974, p. 145.

²¹ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 106-haut.

²² à Ernest Chevalier, [Nogent-sur-Seine, 2 septembre 1843], t. I, p. 189-haut.

²³ à Louis de Cormenin, [Rouen,] 7 juin [1844], t. I, p. 210-mi.

²⁴ à Emmanuel Vasse de Saint-Ouen, [Rouen, janvier 1845], t. I, p. 214-haut.

²⁵ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir, 1 h[eure] de nuit. [17-18 octobre 1846], t. I, p. 392-haut.

²⁶ à Louise Colet, [Rouen,] lundi 11 heures du soir. [7 décembre 1846], t. I, p. 414-mi.

²⁷ à Louise Colet, [Rouen,] samedi soir. [11-12 décembre 1847], t. I, p. 489-bas.

²⁸ à Louise Colet, Rouen. [Fin décembre 1847], t. I, p. 491-mi.

singulière »²⁹. 1849 : « j'ai tué du gibier, moi ! — oui ! — moi ! »³⁰. 1850 : « nous mettons nos fusils sur nos dos et nous allons chasser [...] moi chasseur ! nous avons tué 54 pièces de gibier [...] *Nous vivons de notre chasse* [...] Nous ne vivons que de ça »³¹. 1850 : « J'ai été (avec un matelot) chasser tout seul »³². 1850 : « nous avons fait une chasse à la hyène »³³. 1850 : « je jouis d'être à cheval »³⁴. 1850 : « Lutte d'équitation »³⁵. 1850 : « 'Au galop ! au galop !' [...] je me lance dans une course effrénée, sautant tout »³⁶. 1858 : « j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport »³⁷. 1858 : « Voilà trois mois que je n'ai bougé de mon fauteuil que pour me plonger dans la Seine »³⁸. 1859 : « Je me plonge, le soir, dans la Seine qui coule au bas de mon jardin »³⁹. 1861 : « Je lis maintenant de la physiologie [...] je n'ai vu personne de tout l'été ; ma plus grande distraction était de me laver dans la rivière »⁴⁰. 1870 : « tous les soirs avant mon dîner, je me livre à une natation violente et je bois de l'eau de goudron comme

²⁹ *Par les Champs et par les Grèves*, éd. de l'Intégrale, *op. cit.*, t. II, p. 502.

³⁰ à sa mère, Alexandrie, vendredi matin [23 novembre 1849], t. I, p. 533-mi.

³¹ souligné par Flaubert ; à sa mère, 14 février [1850], à bord de la cange. Benisouëf, à 25 heures du Caire, 16 *bis*, t. I, p. 588-mi.

³² à Louis Bouilhet, 13 mars 1850, à bord de notre cange, à 12 lieues au-delà de Syène, 3^e lettre, t. I, p. 607-mi.

³³ à Louis Bouilhet, 2 juin [1850], entre Girgeh et Siout, 4^e lettre, t. I, p. 634-mi.

³⁴ *Voyage en Orient*, in *Flaubert. Œuvres complètes*, 2 vol., éd. de l'Intégrale, jeudi 2 mai 1850, *op. cit.*, t. II, p. 590.

³⁵ *ibid.*, fin septembre 1850, p. 630.

³⁶ *ibid.*, août 1850, p. 614.

³⁷ à Ernest Feydeau, Tunis, samedi 8 mai 1858, t. II, p. 811-bas.

³⁸ à Mlle Leroyer de Chantepie, [Croisset, 4 septembre 1858], t. II, p. 831-mi.

³⁹ à Mme Jules Sandeau, Croisset, dimanche 7 [août 1859], t. III, p. 34-mi.

⁴⁰ à Ernest Feydeau, Croisset, lundi [7 octobre 1861], t. III, p. 179-bas.

une jeune personne délicate »⁴¹. 1870 : « je barbote dans la Seine comme un marsouin »⁴². 1871 : « Ma seule distraction consiste à me plonger dans les eaux troubles du fleuve qui coule sous mes fenêtres »⁴³.

Une activité sportive est à l'oeuvre dans l'Œuvre chez Flaubert de 1842 à 1871. L'exemple de la natation retiendra ici toute notre attention. De part sa fonction médicale et esthétique, la natation ouvre un volet saisissant dans la vie de Flaubert parce qu'elle nous oblige à faire connaissance avec un professeur de natation inconnu, Louis-Philippe Fessard (1804-1860), qui a eu une influence décisive, semble-t-il, sur le « style physiologique » de l'écrivain, comme nous allons le constater dans la seconde partie de cet article qui s'attachera à analyser l'impact du sport sur le style dans la Correspondance et l'Œuvre de Gustave Flaubert.

Louis-Philippe Fessard

Adjudant-major de la Garde nationale⁴⁴, professeur de natation de Gustave Flaubert à Rouen, Louis-Philippe Fessard n'a pas retenu l'attention des biographes de Flaubert. Nous connaissons mal, par conséquent, la relation de Flaubert à son entraîneur. Or, à six reprises, de 1835 à 1862, soit entre l'âge de quatorze et quarante et un ans, Flaubert cite Fessard dans la Correspondance actuelle que nous possédons de Flaubert. Le nom de Fessard apparaît pour la première fois dans une lettre adressée à Ernest Chevalier en 1835 comme une autorité scolaire qui semble être affiliée au collège Corneille de Rouen. Un incident entre camarades dans la cour de l'école en fournit le prétexte. Un élève voulait mettre au courant Fessard de quelque secret ; le mouchard, intercepté, est traité sans ménagement :

« Entre autres agréables nouvelles, je crois que tu apprendras avec plaisir que l'ami Delhomme a l'oeil droit poché mais d'une drôle de

⁴¹ à Edma Roger des Genettes, Croisset, jeudi [23 juin 1870], t. IV, p. 196-haut.

⁴² à George Sand, Croisset, vendredi soir [22 juillet 1870], t. IV, p. 212-haut.

⁴³ à la princesse Mathilde, Croisset, mardi soir [22 août 1871], t. IV, p. 367-bas.

⁴⁴ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, note 3, page 105-bas.

manière, si drôle et si brutale qu'il en a toute cette partie du visage gonflée. Voici l'histoire : hier à dix h[eu]res] et demie *Fossé* arrive dans la 3^{ème}, pour parler à Fessard — Dispute, des deux côtés — Bataille — Retraite de Delhomme qui a été obligé d'aller à l'infirmerie, on lui a posé 10 *sangsu[e]s* sur le quinquet fracassé. Ah le pauvre Livarot. La bonne sacrée farce. Voilà je crois de quoi rire pendant deux ou trois jours pour le moins. »⁴⁵

Ce n'est pas seulement pendant « deux ou trois jours » que Flaubert va se souvenir de Fessard, nom lié au départ à une injustice, c'est pendant vingt ou trente ans. Boivin-Champeaux écrit à Flaubert le 5 décembre 1862 : « Te rappelles-tu un petit garçon qui venait avec moi aux bains de Fessard ? »⁴⁶ Or, à en croire des témoins directs, Flaubert en 1835 n'est en rien « petit » : il est même « grand et mince »⁴⁷. Faut-il en déduire dès lors que Fessard et Flaubert se rencontrent avant 1835, soit à l'époque où Gustave entre au Collège en 1831 à l'âge de dix ans ? Rappelons qu'à l'époque, les parents qui le souhaitent peuvent monnayer les services d'un maître nageur en dehors des heures scolaires officielles. Les « activités physiques sont déjà présentes à l'école normale et au lycée, appelé, dans les années 1830, *collège*, où l'on donne une 'cour spécialement destinée aux exercices gymnastiques' ». Cependant « les leçons sont facultatives et données à la demande et aux frais des parents ». Si le succès des activités physiques en 1830 est limité, la natation, elle, présente à l'époque du collège, est en revanche beaucoup plus « prisée »⁴⁸.

⁴⁵ souligné par Flaubert ; à Ernest Chevalier, Rouen, le Collège Royal, le 2 juillet 1835, 9 h. 30, t. I, pp. 17-18.

⁴⁶ Boivin-Champeaux à Gustave Flaubert, Évreux, 5 décembre 1862, t. I, p. 874-mi (note 3 de la p. 57).

⁴⁷ Caroline Commanville, *Souvenirs intimes*, p. 378 ; cf. *Correspondance*, éd. Conard, t. I, p. XXI.

⁴⁸ Poyer, Alex, « Les activités physiques dans les établissements scolaires de la ville du Mans avant 1914 », in Pierre Arnaud et Thierry Terret, *Jeux et sports dans l'histoire*, 5. vol., coll. dirigée par P. Arnaud et T. Terret, éd. du C.T.H.S. (Comité des Travaux historiques et scientifiques), 1996, t. 4, pp. 178-179.

L'école de natation Fessard

Le jeune Flaubert aurait suivi un programme d'entraînement spécifique à l'« école » de natation de Louis-Philippe Fessard. Lors du décès de Fessard en 1860, rédigeant alors *Salammbô*, Flaubert, âgé de trente-neuf ans, se revoit adolescent, « nu en caleçon », auprès de son entraîneur dont la voix toujours vivante résonne en lui : « j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard »⁴⁹. Du lycée Corneille, nous sommes bien passés à une activité sportive nautique extra-scolaire. Une relation de confiance est née entre le maître et l'élève : « Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant-hier, a fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble !... J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passés à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu, en caleçon, avec l'odeur des filets et du goudron... la vue des voiles... je ne sais quoi qui m'attendrit. »⁵⁰ Bouilhet et Flaubert avaient en commun l'amitié de Fessard. Ancien complice du lycée Corneille, « conscience littéraire »⁵¹ du Flaubert adulte, Louis Bouilhet évoquera lui aussi, en 1858, le nom de Fessard qu'il mettra en relation avec le terme de « tabellion » (sorte de notaire) : « Adieu, appelle-moi canotier de la Seine [...] appelle-moi père Fessart ! [sic] c'est pas un homme, c'est un tabellion ! »⁵²

Sport et contrainte médicale

Au départ, la prescription nautique chez Flaubert s'exerce contre une contrainte médicale précise. « Sanitairement parlant »⁵³, en 1836, le père

⁴⁹ à Louis Bouilhet, [Croisset,] dimanche soir, 29 [avril 1860], t. III, p. 90-mi.

⁵⁰ *ibid.*

⁵¹ à Frédéric Fovard, [Croisset,] jeudi soir [22 juillet 1869], t. IV, p. 70-bas.

⁵² Louis Bouilhet à Gustave Flaubert, [Mantes, 10 juillet 1858], t. II, pp. 999-1000.

⁵³ à Louise Colet, [Croisset,] jeudi, 4 h[eures] et demie. [31 mars 1853], t. II, p. 290-mi.

de Flaubert, le Dr Achille-Cléophas Flaubert, avait emmené le jeune Gustave à Trouville au bord de la mer pour soigner une « irritation nerveuse »⁵⁴, laquelle s'accompagnait parfois d'« hallucinations nerveuses »⁵⁵. La tâche, à la vérité, n'était pas aisée : on était venu calmer un « taureau malade de la piquûre des insectes »⁵⁶. La rémission du mal résulterait d'un *polemos* mémorial⁵⁷. Ici, en 1842, dans ces « après-midi » passés « à l'école » de natation de Fessard, ce qui était initialement lié à une contrainte médicale formelle devient une pratique plus libérée, un passe-temps moins contraignant, une passion presque providentielle.

De retour à Rouen pour les vacances d'été 1842, fuyant ses études « suicidaires »⁵⁸, terrorisé par les examens de décembre qui s'approchent, l'étudiant en Droit de première année à la Sorbonne Gustave Flaubert se lance dans les bras de son entraîneur de natation, présence consolante et charismatique qui éclipse toute intempérie : « Tous les soirs à 5 heures quelque temps qu'il fasse je décampe chez mon vieux Fessart [*sic*], je fume ma pipe, je nage raide, puis j'absorbe avec lui le verre de rhum. Il m'estime toujours. Mais bientôt je vais le quitter. Que je vais m'embêter à Paris à préparer mon examen ! »⁵⁹ On l'aura remarqué : une fumée copénète la fibre musculaire de Gustave avant son passage à l'acte immersif, engourdit sa physiologie, créant presque une prétension musculaire irréaliste, créée chimiquement, nécessaire avant toute tentative d'écriture. À en croire les rapports conviviaux qu'entretiennent le maître et l'élève, la contrainte médicale inaugurale de Trouville a

⁵⁴ *Mémoires d'un fou*, III, éd. de l'Intégrale, *op. cit.*, t. I, p. 233.

⁵⁵ à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 18 mai [1857], t. II, p. 716-mi.

⁵⁶ *Mémoires*, III, *op. cit.*, p. 233.

⁵⁷ « j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps » (à Mlle Leroyer de Chantepie, lettre précitée, t. II, p. 716-mi).

⁵⁸ « je me suiciderais » (à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 105-bas).

⁵⁹ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, pp. 105-106.

maintenant presque disparu. On se sert des « petits verres », on fume entre camarades, on est à l'aise. Ponctuel, Flaubert est au rendez-vous « quelque temps qu'il fasse ». Une certitude physiologique, compensant des tyrannies de la Faculté de Droit, viendrait de naître. Maître de lui-même, maître de son destin, Gustave est certain de pouvoir faire du sport, certain de pouvoir plaire sportivement. Nul obstacle ne s'immisce entre lui et l'eau. Réhaussé dans l'estime de Fessard, sa nouvelle famille d'accueil, l'élève vient se manifester par jours de pluie, *currente calamo*. Pourquoi donc ne pas conquérir maintenant l'estime de jurés littéraires ?

Le maître de natation Gustave Flaubert

Au cours de l'été 1842, l'élève de Fessard est devenu à son tour maître nageur. La soeur Caroline rappelle à son frère en juillet 1843 comment, l'année précédente, il a su « montrer à nager » à Mme Stroehlin, laquelle regrette aujourd'hui son ancien « plaisir » avec Gustave : « Nous avons reçu hier une lettre de Mme Stroehlin ; elle va assez bien, prend des bains à Wildbad et nous charge de te dire mille choses affectueuses de sa part, entre autres qu'elle ne prend pas ses bains avec autant de plaisir que ceux de l'année dernière, quand tu lui montrais à nager. »⁶⁰ Instable, nerveux, bûchant sur un Code civil déplaisant, l'étudiant en Droit réclame en mars 1843 le soleil et la compagnie dynamique de « Fessart [*sic*] qui est un des meilleurs nageurs du monde et qui sait absorber le rhum et l'anisette autant qu'homme de France. Je trouve que tout s'est arrangé pour le mieux afin que j'enrage. »⁶¹

⁶⁰ Caroline Flaubert à son frère Gustave, [Déville, 17 juillet 1843], t. I, p. 183-haut.

⁶¹ à Ernest Chevalier, [Paris, 11 mars 1843] t. I, p. 147-haut.

Les piscines de Paris

Se rendant en mai 1843 aux « bains de Lutèce » dont les conditions d'hygiène sont précaires, Flaubert se rabat sur Rouen qui est maintenant plus accessible grâce à la mise en service de la ligne de chemin de fer Paris-Rouen : « De plus il fait très mauvais temps et si Rouen imite Paris mon ami Fessard ne doit pas être content. Du reste je ne pense guère aux bains, ceux de Lutèce sont si sales que je n'y replongerai jamais ma peau. *On pourrait après tout aller tous les jours prendre son bain à Rouen, si on le voulait, on partirait le matin, on reviendrait à 2 h[eures] par le chemin de fer, maintenant que les communications sont si faciles.* »⁶² De retour d'Orient en 1851, l'« ami » Fessard est devenu un héros national, un sportif littéraire ; c'est l'occasion pour Flaubert d'assimiler les prouesses quantitatives du sauveteur patenté à une qualité littéraire intrinsèque, de devenir, en un mot, le Fessard de la littérature par *imitatio* (« si Rouen imite Paris ») : « J'ai pris bien des petits verres, dans ma jeunesse, avec le sieur Louis Fessard, mon maître de natation, lequel a sauvé quarante à quarante-six personnes d'une mort imminente et *au péril de ses jours ! ! !* Or, comme il n'y a pas 46 beaux livres dans le monde, depuis qu'on en fait, voilà un drôle qui, à lui tout seul, enfonce dans l'estime d'un poète tous les poètes. »⁶³

Le style de l'opiniâtreté par Fessard

Les « affres du style »⁶⁴ peuvent-elles s'expliquer à la lumière minérale de Louis-Philippe Fessard ? Fessard inculque-t-il au futur auteur de *Madame Bovary* le style de l'opiniâtreté ? À Rouen en juin 1842 le temps pluvieux n'a pas découragé Flaubert qui se rend au bassin coûte que coûte. De retour à Paris en juillet 1842, l'étudiant en Droit récidive à « deux » reprises auprès d'« écoles de natation » de la capitale, la rage

⁶² souligné par Flaubert ; à sa soeur Caroline, [Paris, 2 juin 1843], t. I, p. 170-haut.

⁶³ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [29 mai 1852], t. II, pp. 95-96.

⁶⁴ à Louise Colet, [Croisset,] mardi, minuit. [18 avril 1854], t. II, p. 551-mi.

nautique réagissant à l' « enragement » universitaire : « J'ai été deux fois déjà aux écoles de natation. J'ai haussé les épaules de pitié. Tous crétins ! une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fut digne seulement de me regarder nager. »⁶⁵

Le clapotis des vagues napolitaines allait avoir une autre musique au retour d'Orient. Indigne du Paris insalubre et anonyme qui ne le mettent pas assez en exergue et qui le condamnent à se « regarder nager » en rageant, Gustave, piqué, rebrousse chemin, déterminé : méprisant, il ne se sent aimé et estimé que du seul Fessard. Car il n'y a pas seulement Louis-Philippe, roi des Français, « carrousel compétitif »⁶⁶, modèle de concurrence, qui compte ici et que Flaubert apprécie modérément : il y a surtout Louis-Philippe Fessard, maître de natation à Rouen, roi de Gustave Flaubert par excellence, qui supplante toute régence officielle. Cette estimation, fondée ou infondée, trouve-t-elle une résonance particulière dans la vie ordinaire de Flaubert ? C'est ce que nous allons voir en relisant un épisode de la vie de l'écrivain à son retour d'Orient en avril 1851.

Le drame napolitain d'avril 1851

L'orgueilleux élève de Fessard se sauve de justesse de la mort en Italie à son retour d'Orient en avril 1851. Après avoir visité Paestum, Flaubert veut visiter l'île de Caprée, distante de la côte amalfitaine à son point le plus court de quelques cinq kilomètres. Il a sans doute loué une barque de fortune, un « barcone » peu maniable qu'il croit pouvoir dominer par sa musculature entraînée par des heures de canotage sur la Seine, mais surtout, comme on va le voir, par une nouvelle confiance physiologique qu'il a acquis en Orient grâce à l'équitation. Capricieuse ou non⁶⁷, la

⁶⁵ à sa soeur Caroline, [Paris,] dimanche matin. [3 juillet 1842], t. I, p. 108-bas.

⁶⁶ Sartre, J.-P., *L'Idiot*, *op. cit.*, t. II, p. 1158-bas.

⁶⁷ « Peut-être dans 10 minutes aurais-je changé d'avis » (à sa mère, [Le] Caire, 3 février 1850, 16^e lettre, t. I, p. 585-mi).

sortie en mer Tyrrhénienne, annoncée par *Novembre* en 1842, vire soudain au drame :

J'ai été à Paestum. J'ai voulu aller à Caprée et ai failli y rester... dans les flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment, et j'avoue avoir été troublé et même avoir eu peur, grand peur⁶⁸. J'étais à *deux doigts* de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres puniques.⁶⁹

Deux ans plus tard, dans un accès de noire mélancolie, l'angoisse de la baie napolitaine ressurgit à l'intérieur d'une parenthèse adressée à Louise Colet fin novembre 1853. Le canotier d'avril 1851 aurait eu, était sur le point d'avoir, un contact fatal avec l'eau. Il a pu, par conséquent, se faire nageur pour se sauver d'une noyade imminente. Flaubert n'est pas clair : « Tu es triste, et moi aussi. Depuis mardi matin jusqu'à jeudi soir, c'était à en crever. J'ai senti (comme ce jour dans la baie de Naples, où j'allais me noyer, et où ma peur, me faisant peur, cessa de suite) que mon sentiment me submergeait. J'avais une fureur sans cause. Mais j'ai lâché là-dessus des robinets d'eau glacée, et me revoilà debout. »⁷⁰

En quoi Fessard peut-il être tenu pour responsable indirect de ce sauvetage en haute mer d'avril 1851 ? Par ce qu'il a pu inculquer à son jeune élève à Rouen : la concentration, la confiance en soi, la détermination face à la contradiction météorologique, la volonté d'aboutir, l'esprit de compétition, le sang-froid, c'est-à-dire le travail de maîtrise apposé à la panique envahissante en milieu étranger. Lecteur d'un Flaubert immergé, Jean-Pierre Richard souligne que le vertige de l'eau chez Flaubert répondrait à une attente plus profonde, plus « permanente »⁷¹. Puissances tentatrices, l'« absorption et la dissolution »⁷² refléteraient,

⁶⁸ peur en italien, « paura ».

⁶⁹ souligné par Flaubert ; à Louis Bouilhet, Rome, 9 avril [1851], 12^e lettre, t. I, p. 773-mi.

⁷⁰ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de mardi, I h[eure]. [29 novembre 1853], t. II, p. 469-mi.

⁷¹ Richard, J.-P., « La création de la forme chez Flaubert », in *Littérature et sensation*, éd. du Seuil, 1954, p. 163.

⁷² *ibid.*, p. 155.

à travers le nageur mimant l'ondulation érotique de la vague, la « sinuosité molle du désir »⁷³. Manquant en effet de se noyer dans l'aqueduc romain pour des motifs militaires et sentimentaux⁷⁴, Mâtho et Spendius font dans *Salammbô* (1862) l'expérience des « souffrances de la mort par l'eau » décrites ici « l'une après l'autre »⁷⁵. Cette « forme finale [qui] a conservé en elle quelques traces de la fluidité qui caractérisait l'inspiration première »⁷⁶ pourrait donc bien trouver dans l'épisode inquiétant de la baie de Naples d'avril 1851 son sens inaugural.

Après avoir établi, dans un premier temps, une continuité nautique entre le Flaubert sportif collégial de 1836 et le Flaubert sportif universitaire de 1843, puis montré, dans un deuxième temps, en quoi *Madame Bovary* a pu être redevable à un professeur de natation d'un certain droit d'existence, il nous faut à présent déterminer si Flaubert n'a pas eu en Orient, outre son talent de canotier-nageur, une activité physique supplémentaire qui aurait pu le sauver des périls de la mort, et de préparer son auteur, par conséquent, contre l'empoisonnante *Madame Bovary*. Nous avons gardé une image antisportive du Flaubert oriental immortalisé devant la maison et jardin du quartier franc du Caire en Égypte par une photographie de Maxime Du Camp représentant l'ami Flaubert dans un longue robe, ventru et lourd, fantomatique. La photographie est trompeuse : derrière la graisse apparente, derrière la calvitie triomphante, se cache un corps dûment entraîné par des centaines d'heures d'équitation.

⁷³ *ibid.*, p. 157.

⁷⁴ « Spendius et Mâtho se remirent à nager [...] Leurs yeux se fermèrent : ils agonisaient. » (*Salammbô*, IV, « Sous les murs de Carthage », éd. Maynial, 1961, *op. cit.*, p. 75).

⁷⁵ Richard, J.-P., *op. cit.*, p. 162.

⁷⁶ *ibid.*, p. 250.

Préparation physique orientale de Madame Bovary

Une énergie équestre redoutable sous-tend le voyage de Flaubert en Orient d'octobre 1849 à juin 1851. Loin de sa mère, à mille lieues de Louise Colet, libéré de toute contrainte familiale, sentimentale et littéraire, Flaubert accompagne l'ami Du Camp dans une mission scientifique gouvernementale officielle où il peut donner libre cours à son exubérance provocatrice native qui recherche le danger à tout prix : « Je ne suis pas d'une complexion héroïque mais le danger me plaît assez. Il m'amuse, c'est tout dire. »⁷⁷ Longeant le Nil, Flaubert se lance tout à coup dans une formidable « course à cheval du côté de l'hippodrome »⁷⁸. Le plaisir est solitaire de Tripoli à la Marine : « je jouis du plaisir d'être seul, d'aller au galop, à cheval, en plein soleil »⁷⁹. Jusqu'à Beyrouth, on est « au bord des flots, pataugeant dans le sable mouillé, et nous éclaboussant d'eau. Lutte d'équitation. »⁸⁰

Poussée à son paroxysme, l'énergie chevaline absorbe le temps et l'espace : « Nos chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme un soulier) pour mieux courir sur le sable ; nous les lancions à fond de train, nous dévorions l'espace, nous faisons une masse de charges. »⁸¹ Les chevaux sont-ils indisponibles ? on se rabat sur des chameaux : « Nous avons fait une course à chameau ! ! »⁸² Les deux amis ont amélioré leur condition physique, ils sont maintenant infatigables : Au bout de 4 heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous

⁷⁷ à Louise Colet, [Croisset,] jeudi, II heures du matin. [24 septembre 1846], t. I, p. 361-mi.

⁷⁸ *Voyage en Orient*, dimanche 5 mai 1850, *op. cit.*, t. II, p. 592.

⁷⁹ *ibid.*, septembre 1850, p. 629.

⁸⁰ *ibid.*, fin septembre 1850, p. 630.

⁸¹ souligné par Flaubert ; à sa mère, [Le] Caire, 14 décembre 1849, 13^e lettre, t. I, p. 550-mi.

⁸² souligné par Flaubert ; à sa mère, [Le] Caire, 5 janvier 1850, 14^e lettre, t. I, p. 557-mi.

eussions resté dans nos chambres. »⁸³ Quittant Bidan El-Moulouk « à 6 heures du matin », l'alacrité hippique reprend de plus belle : « On m'a donné une selle anglaise, j'ai mes grandes bottes et mon large pantalon de toile à la nizam, je jouis d'être à cheval. »⁸⁴ Les deux amis font une « course à Karnak (sur une selle qui me casse le c...) »⁸⁵. C'est contrarier Flaubert que de le ralentir : « Tout le temps que je suis à Médinet, on me donne pour saïs une petite fille de dix à douze ans, qui est obligée de suivre mon cheval au trot et au galop, ce qui fait que je suis obligé d'aller au pas. »⁸⁶ Obéissant au doigt et à l'oeil, le cheval ne fait qu'un avec son cavalier : « l'eau m'entre par le haut de mes bottes, le courant pousse nos chevaux, je travaille le mien à coups d'éperon ; à force de bonds, je l'amène à l'autre bord. »⁸⁷

L'embuscade de Saint-Saba d'août 1850

Une année avant la noyade avortée de la baie de Naples d'avril 1851, Flaubert a failli se faire tuer dans une espèce d'embuscade en quittant Saint-Saba en août 1850 à 7h00 du matin : « Nous marchions côte à côte quand une balle passe entre nous deux, près de Max ; j'entends un coup de fusil (et l'idée ne me vient pas encore du danger). Max se retourne, il aperçoit un homme qui nous mire en joue et me crie alors avec une figure expressive : 'C'est sur nous qu'on tire, f... le camp, n... de D... ! file ! file !' Je le vois s'enlever à fond de train, baissant la tête sur celle de son cheval et saisissant son sabre de la main gauche ; je passe près de Joseph à qui je crie : 'Au galop ! au galop !' Je vois tout son havresac débouliner, son fusil et les pipes tomber, et lui-même faire le mouvement d'arrêter son cheval pour ramasser tout cela (ce qui est complètement faux ; j'ai mal vu, il n'y a eu que mon chibouk de perdu, et encore il était

⁸³ *ibid.*

⁸⁴ *Voyage en Orient*, jeudi 2 mai 1850, *op. cit.*, p. 590.

⁸⁵ *ibid.*, vendredi 3 mai 1850, p. 591.

⁸⁶ *ibid.*, entre le 10 et 16 mai 1850, p. 593.

⁸⁷ *ibid.*, lundi 3 février 1851, p. 675.

sur la selle d'un sheik). J'entends un second coup de feu, Max me crie quelque chose que je n'entends pas, je le vois fuir comme le vent. Alors je commence à comprendre, saisissant mon sabre de la main gauche, et les rênes de la droite, je me lance dans une course effrénée, sautant tout. »⁸⁸

Un nouveau compagnon de route se joint aux deux voyageurs en décembre 1850 : le Polonais Kosielski, dont le tempérament n'est pas pour déplaire à Flaubert. À Kandilih, « grand trot soutenu, relevé de temps de galop [...] Trop rapide ; Kosielski lance son cheval sur les chiens, qu'il fait hurler à coups de fouet ; nous traversons les villages, nous tournons les rues, la course ne se ralentit pas, au contraire. »⁸⁹ Jusque-là indomptable, Flaubert se voit tout à coup dompté : « mon cheval m'emporte, j'arrive au haut d'une montée et je le lâche »⁹⁰. Vertigineuse, engendrant son propre droit, la vitesse brouille toute vision : « j'étais obligé de mettre ma main sur les yeux pour voir le chemin, quand mon cheval galopait »⁹¹. Somnambulique, la chevauchée infernale continue de plus belle : « je tiens la tête de mon cheval au bout de mon bras, nous passons comme des fous la prairie des Eaux douces. »⁹²

La thèse sartrienne de l'immobilité orientale de Flaubert

L'analyse du corpus des citations équestres orientales de Flaubert apporte un démenti à la thèse sartrienne de la passivité orientale de Flaubert. Le Dr Flaubert, « citoyen passif »⁹³, engendre un « *ambitieux passif* »⁹⁴,

⁸⁸ *ibid.*, août 1850, p. 614.

⁸⁹ *ibid.*, jeudi 12 décembre 1850, p. 650.

⁹⁰ *ibid.*

⁹¹ *ibid.*, lundi 3 février 1851, p. 675.

⁹² *ibid.*, jeudi 12 décembre 1850, p. 650.

⁹³ *L'Idiot, op. cit.*, t. I, p. 64-bas.

⁹⁴ souligné par Sartre ; *ibid.*, t. I, p. 354-bas.

Gustave Flaubert, qui « a tous les caractères de la passivité »⁹⁵. En Orient, c'est l'immobilisme absolu : « le voyage en Orient de Flaubert démontre que son désir d'être ailleurs est la contestation radicale de tout déplacement et ne peut s'accompagner que de la plus stricte immobilité. »⁹⁶ Triomphal, le « colonel des cuirassiers »⁹⁷ Gustave Flaubert se réclame d'une énergie napoléonienne très claire :

« 'Au galop ! au galop !' [...] je me lance dans une course effrénée, sautant tout. C'était d'un charme qui me tenait tout entier, ma seule inquiétude était de tomber de cheval, là pour moi était le danger ; mais j'étais de bronze, je le serrais, je l'enlevais, je le portais au bout du poing ; quelquefois je rattrapais mes guides, qui avaient glissé dans ma main, avec mes dents, tout en jouissant intérieurement de ce chic cuirassier-empire. »⁹⁸

Retenons la formule : « je l'enlevais, je le portais au bout du poing », qui préfigure par sa légèreté acrobatique le livre « sans attache » que Flaubert s'apprête à écrire dans le prolongement de la lieutenance maternelle « n'ayant plus que moi qui la rattache à la vie ma mère est [...] »⁹⁹ le pire des poids : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. »¹⁰⁰

⁹⁵ *L'Idiot*, *op. cit.*, t. II, note 1, p. 832-bas.

⁹⁶ *ibid.*, t. III, p. 1560-haut.

⁹⁷ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir, 1 h[eure] de nuit. [17-18 octobre 1846], t. I, p. 392-haut.

⁹⁸ *ibid.*, août 1850, p. 614.

⁹⁹ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi soir, 9 h[eures]. [30 septembre 1846], t. I, p. 369.

¹⁰⁰ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi soir. [16 janvier 1852], t. II, p. 31-mi.

Hypertension naturelle et retour en France

Libératrice, tonitruante, l'énergie orientale chevaline est-elle sans danger pour l'activité littéraire ? On le pressent aisément : ce qui menace Flaubert dans son passage à la rédaction de *Madame Bovary*, passage qui s'inscrit lui-même dans un certain « vide » littéraire contemporain — exil de Victor Hugo, silence de Lamartine, de Gautier, de Musset et de Vigny, décès de Stendhal¹⁰¹ —, c'est une constitution particulière, une véhémence originelle, un excès. Flaubert, aux yeux de bien de ses contemporains, passe en effet pour un personnage excessif. Et Flaubert, le premier, se reconnaît volontiers dans cette « violence intempestive »¹⁰² qui est la sienne. Pour se calmer, ne lui faut-il pas de « violents sommeils »¹⁰³ ? Invite-t-on Flaubert à une soirée mondaine, voilà « qu'une certaine agressivité gagne chacun »¹⁰⁴. Rejoignant son fils en Italie, Mme Flaubert note que Gustave est devenu « brutal »¹⁰⁵. L'épisode de l'altercation douanière entre l'Autriche et l'Italie n'est pas pour la contredire : « J'ai foutu un soufflet à un douanier et ai manqué être coffré, avoir un procès, etc. *Il a fallu* que je déclarasse par écrit n'avoir pas eu l'intention d'offenser le gouvernement, ce qui était pardieu bien vrai. J'ai abusé du papier et ai trouvé le moyen de *redire* des INJURES. — Ma mère me redoute et désire nous voir absents des États autrichiens. »¹⁰⁶

Or, contenir cette agressivité originelle, ce fiel dévastateur, cette masse musculaire exacerbée par des heures de cheval et la morsure des morpions, est-ce réellement possible quand on s'appelle Gustave Flaubert ? La vitalité frénétique, la « chaleur » orientale ne risque-t-elle

¹⁰¹ Thibaudet, A., *Histoire de la littérature française, op. cit.*, p. 297.

¹⁰² à Jules Duplan, [Croisset, 15 juin 1862], t. III, p. 224-mi.

¹⁰³ *ibid.*, p. 224-bas.

¹⁰⁴ Goncourt, *Journal*, mercredi 17 décembre [1873], in *Flaubert. Correspondance, op. cit.*, t. IV, p. 1023-haut.

¹⁰⁵ à Maxime Du Camp, Venise, 30 mai [1851], t. I, p. 783-bas.

¹⁰⁶ souligné par Flaubert ; *ibid.*, p. 783-haut.

pas de vouer la future entreprise romanesque à l'illisibilité, au chaos, à la dispersion, comme l'avait été la première *Tentation de saint Antoine* en 1849, inintelligible à force d'effervescences fulminantes ? Avant l'Orient, l'agitation stylistique avait été un signe de faiblesse ; la fantasque *Tentation*, tantôt, s'était soldée par un échec ; la condamnation sans appel des deux amis censeurs Bouilhet et Du Camp était tombée sur Gustave : on jetterait le texte au feu, on n'en parlerait plus, et on empoignerait un nouveau sujet plus « terre à terre »¹⁰⁷, *Madame Bovary*. L'estime sportive de Fessard, après le coup d'éclat napolitain, l'embarquée de Capri, c'était une chose convenue. L'estime littéraire de Bouilhet et de Du Camp, au retour d'Orient, ne l'est absolument pas.

Avant l'Orient, le « four » incohérent de la *Tentation* avait sonné comme un avertissement : Flaubert décevait dans le moral des troupes ; on s'embarquait à Marseille après avoir rompu avec Louise Colet et saint Antoine, *sans personne*. Rentré d'Orient, gonflé à bloc, menacé par les ablutions mercurielles, prévenu, Flaubert doit tirer une leçon : quel langage, en effet, convoquer pour dire l'énergie passionnelle, l'héroïsme, le tourbillon des couleurs exotiques qui fusent dans tous les sens de nuit comme de jour quand on revient dans la grisaille normande après vingt et un mois d'absence, assommé, étourdi ? Quel langage inventer qui ne soit ni chaotique ni inintelligible, mais clair, limpide et transparent, un langage qui puisse se hisser au-dessus des cultures et des barrières sociales, qui puisse, en un mot, toucher toutes les « arrière-cours de province »¹⁰⁸ ? Quel style revêtir qui soit à la fois précis comme un « langage de science », acéré comme un « stilet »¹⁰⁹, audible par le spécialiste, mais qui soit en même temps accessible au profane, à la portée du premier venu ?

¹⁰⁷ à sa mère, [Le] Caire, 5 janvier 1850, 14^e lettre, t. I, note 1, pp. 562-haut et 1071-mi.

¹⁰⁸ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, minuit. [1^{er} septembre 1852], t. II, p. 147-bas.

¹⁰⁹ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [24 avril 1852], t. II, p. 79-mi.

Le style physiologique

C'est à la fin du mois de septembre 1853, travaillant alors aux « comices »¹¹⁰ agricoles de *Madame Bovary* à se « casser la tête contre le mur »¹¹¹, une « couronne d'épines »¹¹² sur la tête, le « coeur percé »¹¹³, les « mains en sang »¹¹⁴, que Flaubert utilise pour la première fois l'expression de « physiologie du style » dans sa Correspondance :

« La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire (et j'y converge, ce qui m'effraie). Ceux qui s'en sont mêlés jusqu'ici n'étaient pas du métier. Ils pouvaient peut-être connaître l'anatomie d'une phrase, mais certes ils n'entendaient goutte à la physiologie du style. Ah ! La littérature ! Quelle démangeaison permanente ! C'est comme un vésicatoire que j'ai au coeur. Il me fait mal sans cesse, et je me le gratte avec délices. »¹¹⁵

Saigné aux quatre veines, en règle avec l'Art, le crucifié hygiéniste de Louise Colet emprunte l'expression de « physiologie du style » aux traités médicaux contemporains de Cabanis et Bichat, autorités médicales du XIXe siècle, maîtres à penser du Dr Flaubert père, et maintenant du Dr Flaubert fils, Achille, frère aîné de Gustave, ayant pris la relève à l'Hôtel-Dieu de Rouen à la mort du Dr Flaubert en janvier 1846, « grâce un peu à mes soins »¹¹⁶.

Aux yeux de Flaubert, ce qui justifie la nécessité du style physiologique dans cette lettre rougeoyante adressée à Louise Colet qui com-

¹¹⁰ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi, minuit. [30 septembre 1853], t. II, p. 444-mi.

¹¹¹ *ibid.*, p. 444-bas.

¹¹² *ibid.*, p. 446-bas.

¹¹³ *ibid.*

¹¹⁴ *ibid.*

¹¹⁵ *ibid.*, p. 445-mi.

¹¹⁶ à Emmanuel Vasse de Saint-Ouen, [Croisset,] 4 juin, jeudi soir [1846], t. I, p. 271-bas.

mence par une réminiscence commune de problèmes dentaires, c'est l'urgence réajournée des récriminations de l'amante avec laquelle on a eu l'idée de renouer à son retour d'Orient. Fatigué par d'anciens geignements qui recommencent, Flaubert doit prendre une décision. Il a beau nager ou faire du canotage sur la Seine, « *divinité amie* »¹¹⁷ qui borde la propriété de Croisset depuis 1844, rien à faire : quelque chose ne passe toujours pas avec la Muse, quelque chose ne passera jamais avec la Muse, et ce quelque chose lui donne aujourd'hui de l'urticaire. Incompatibilité d'humeurs, métamorphose lunatique d'un voyageur rentré d'Orient faute d'argent, Flaubert doit trouver une excuse intelligible qui puisse à la fois le satisfaire professionnellement et sentimentalement. Le scripteur de *Madame Bovary* va donc transporter dans un langage littéraire passionnel, sous les dehors de l'infirmier paternelle et fraternelle réunie en une seule personne (Achille) après avoir pris à la mort du Dr Flaubert « la haute main des affaires »¹¹⁸, une distinction médicale particulière, mais surtout une impersonnalité scientifique méritée.

La triple fonction du style physiologique

Défensif dans un premier temps, le style physiologique se donne à lire comme une réponse aux admonestations de « cuisinières hystériques »¹¹⁹ qu'il faut rappeler à l'ordre : c'est un tamis, une muselière, une camisole de force, un moyen détourné pour refroidir les pulsions de la volcanique Louise tout en maintenant dans l'âtre son amour à l'état de braises. En février 1853, la force musculaire, se déclarant subitement ennemie de l'inspiration gratuite, se substitue à l'« émotion nerveuse » pour faire surgir le style physiologique : « Il faut écrire plus *froidement*. Méfions-nous de cette espèce d'échauffement, qu'on

¹¹⁷ souligné par Sand ; George Sand à Flaubert, Paris, samedi soir [10 novembre 1866], t. III, p. 551-mi.

¹¹⁸ à Ernest Chevalier, [Rouen, fin janvier 1846], t. I, p. 255-mi.

¹¹⁹ à Emile Augier, [Paris,] mercredi, 10 heures du soir. [31 décembre 1856], t. II, p. 656-mi.

appelle l'inspiration, et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire. »¹²⁰

Dans un deuxième temps, cette fonction dissuasive première du style physiologique se double d'une fonction esthétique correctrice : Flaubert, qui s'absente de son oeuvre au moment où Louise l'accuse de désertion sentimentale, corrige le flanc épanché de Louise, endigue la tendromanie « coulante » de la *Paysanne*, redouble de présence stylistique, fait mouche sur tous les fronts. Une « pondeuse » est ici conspuée : « je ne te sais nul gré de faire de beaux vers. Tu les ponds comme une poule les oeufs, sans en avoir conscience (c'est dans ta nature, c'est le bon Dieu qui t'a faite comme ça) »¹²¹. Dans *La Servante*, Louise a « fait de l'art un déversoir à passions, une espèce de pot de chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé. — Cela ne sent pas bon. »¹²²

C'est dans le langage viril de l'équitation que Flaubert entend démontrer sa supériorité stylistique sur Louise : « il faut se brider le coeur, le tenir en laisse comme un bouledogue enragé et ensuite le lâcher tout d'un bond dans le style, au moment opportun »¹²³, car « les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et les mots »¹²⁴. L'écuyer rendra l'existence de son écuyère « tellement insupportable qu'ils seront bons [les vers de Louise], ou finiront par l'être, et tous encore. »¹²⁵ Certes, la plume est revêche ;

¹²⁰ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] nuit de dimanche, I h[eur]e et demie. [27 février 1853], t. II, p. 252-haut.

¹²¹ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir, I h[eur]e. [18 décembre 1853], t. II, p. 480-mi.

¹²² à Louise Colet, [Croisset,] nuit de lundi à mardi, 2 h[eur]es. [9-10 janvier 1854], t. II, p. 502-bas.

¹²³ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de mardi, I heure. [14 juin 1853], t. II, pp. 353-354.

¹²⁴ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi soir, I heure. [15 juillet 1853], t. II, p. 385-haut.

¹²⁵ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] dimanche, 4 heures. *Jour de Pâques*. [27 mars 1853], t. II, p. 286-mi.

mais un condottiere gouverne, il n'est jamais gouverné : « Il faut la gouverner comme les mauvais chevaux qui refusent. On les serre de toute sa force, à les étouffer, et ils cèdent. »¹²⁶

Apprivoisée, Louise serait un bien meilleur écrivain, c'est-à-dire une écrivain « mâle »¹²⁷, « virile »¹²⁸, « in-sexuelle »¹²⁹, « *in-passionnelle* »¹³⁰, si elle parvenait à refouler son tempérament « passionné et débordant »¹³¹ dans l'« arrière-boutique »¹³². La « littérature contemporaine, affirme le promoteur de l'« hermaphrodisme »¹³³, est noyée dans les règles de femme »¹³⁴. Non au « puits sentimental »¹³⁵, non à « l'élément humide »¹³⁶. Pourquoi donc rester avec le misogynne hystérique en nage de Croisset ? Parce que Flaubert « me fait travailler »¹³⁷, tandis qu'Alfred de Musset ne le fait pas.

Protecteur dans un premier temps, correcteur dans un deuxième temps, le style physiologique flaubertien vise, dans un troisième temps, une tare congénitale à la littérature française léguée par la génération des

¹²⁶ à Louise Colet, [Croisset,] lundi soir, minuit et demi. [12 septembre 1853], t. II, p. 429-bas.

¹²⁷ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [24 avril 1852], t. II, p. 77-bas.

¹²⁸ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, 3 h[eures]. [29 décembre 1852], t. II, p. 220-mi.

¹²⁹ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir, I h[eure]. [18 décembre 1853], t. II, p. 482-haut.

¹³⁰ souligné par Flaubert ; *ibid.*

¹³¹ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [24 avril 1852], t. II, p. 79-bas.

¹³² à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir, minuit. [8 mai 1852], t. II, p. 88-mi.

¹³³ à Louise Colet, [Croisset,] lundi matin. [28 septembre 1846], t. I, p. 367-haut et à Louise Colet, [Croisset,] mercredi soir, minuit. [12 avril 1854], t. II, p. 548-bas.

¹³⁴ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir. [15 janvier 1854], t. II, p. 508-bas.

¹³⁵ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, minuit. [1^{er} septembre 1852], t. II, p. 147-bas.

¹³⁶ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir. [15 janvier 1854], t. II, p. 508-bas.

¹³⁷ *Memento* de Louise Colet du mercredi 26 novembre 1851, t. II, p. 882-mi.

écrivains anémico-romantiques : « Il nous faut à tous *prendre du fer* pour nous faire passer les chloroses gothiques que Rousseau, Chateaubriand et Lamartine nous ont transmises. »¹³⁸

Ces phrases de théorie littéraire orientées sur Louise Colet pendant la rédaction de *Madame Bovary* (1851-1856), à quelques exceptions près, nous les connaissons. Ce que nous connaissons peut-être moins, en revanche, c'est la relation que le sport a pu entretenir avec le style physiologique de Flaubert. En insistant sur le caractère novateur du style flaubertien, la critique a bien remarqué que « 'force musculaire' et 'émotion nerveuse' »¹³⁹ sont liées chez Flaubert, sans pourtant montrer où et comment s'exprime le caractère sportif de cette intimité. Une équivoque, selon le mot de Vincent Kaufman, demeure quant à l'approche et à la compréhension que nous avons du style de Flaubert¹⁴⁰. Avant de d'examiner en quoi consiste l'équivoque stylistique sportive de Flaubert, tentons de cerner ce que l'on entend généralement par l'originalité du « style de Flaubert » et voyons surtout à quel niveau celle-ci a été située jusqu'à présent.

Le passé sportif stylistique de la lecture moderne de Flaubert

La séduction qu'a exercé et continue d'exercer le style de Flaubert sur les écrivains du XXe et XXIe siècles, notamment chez les « nouveaux romanciers », est un phénomène notoire. Georges Perec

¹³⁸ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir. [15 janvier 1854], t. II, p. 509-haut

¹³⁹ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de dimanche, I h[eure] et demie. [27 février 1853], t. II, p. 252-haut. Cf. Beizer, Janet, « Les lettres de Flaubert à Louise Colet, une physiologie du style », in *L'Œuvre de l'œuvre. Etudes sur la correspondance de Flaubert*, sous la direction de R. Debray Genette et J. Neefs, éd. Essais et Savoirs, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, Université de Paris VIII, 1993, note 11, p. 81.

¹⁴⁰ Kaufman, V., *L'Équivoque épistolaire*, Paris, éd. de Minuit, 1990.

« emprunte »¹⁴¹ Flaubert. Michel Butor voit dans le style « tentateur »¹⁴² de Flaubert un puissant « accélérateur »¹⁴³ de jours nouveaux. Pour Claude Simon, « l'emphase [...] hélas, entache trop souvent le style de Flaubert que, par exemple, le dédoublement du « m » dans *Salammbô* trahit tout de suite »¹⁴⁴ On entre dans *Flaubert le précurseur* de Nathalie Sarraute, où le mot « style » est cité douze fois, comme dans une partie de football ou de rugby : « Les oeuvres vivantes n'en finissent pas d'agiter la littérature et d'infléchir son cours. Périodiquement, elles sortent de leur éloignement pour revenir se jeter dans la bagarre, prendre part aux luttes du moment, se ranger dans l'un ou l'autre camp et participer à sa défaite ou à sa victoire »¹⁴⁵.

Le style de Flaubert par Albert Thibaudet

Flaubert innove dans l'emploi de « l'imparfait »¹⁴⁶, du « pluriel »¹⁴⁷, des « italiques »¹⁴⁸. Une « période ternaire »¹⁴⁹ caractérise sa prose. Flaubert « semble avoir fait le premier emploi de certains substantifs abstraits sans épithète avec l'article indéfini. Nous disons : un apaisement

¹⁴¹ Perec, G., « Emprunts à Flaubert », in *Flaubert*, L'Arc, revue trimestrielle, dir. S. Cordier, 1979, pp. 49-50.

¹⁴² Butor, M., « La spirale des sept péchés », in *Répertoire IV*, éd. de Minuit, coll. « Critique », Paris, 1974, p. 213.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 235. Cf. du même auteur : *Improvisations sur Flaubert*, éd. de La Différence, Paris, 1984.

¹⁴⁴ le *Magazine littéraire*, « Flaubert, l'invention du roman moderne », propos recueillis par A. Armel, n° 401, septembre 2001, p. 57.

¹⁴⁵ Sarraute, N., « Flaubert le précurseur », in *Paul Valéry et l'Enfant d'Éléphant*, éd. Gallimard, 1986, p. 59.

¹⁴⁶ Thibaudet, A., *Gustave Flaubert, op. cit.*, chap. 10, « Le style de Flaubert » (pp. 221-285), p. 246.

¹⁴⁷ *ibid.*, p. 243.

¹⁴⁸ *ibid.*, p. 275.

¹⁴⁹ *ibid.*, p. 231.

divin descendait [...]. Flaubert écrira : 'La lune se levait, un apaisement descendait dans son coeur' »¹⁵⁰. Ce que « Flaubert apporte de nouveau »¹⁵¹, « le pain même » de son style, ce sont ses « images »¹⁵². À l'origine du style de Flaubert, « on voit une oreille extraordinairement ouverte aux nuances et aux mouvements de la langue parlée. »¹⁵³ Le « fond du style de Flaubert » est un « fond oratoire »¹⁵⁴ ; le style de *Madame Bovary* « sent encore l'école, conserve l'eau de son baptême oratoire »¹⁵⁵, « sui[t] certains canaux »¹⁵⁶. Les notes de voyage sont bien « un exercice de style »¹⁵⁷, le style de *L'Éducation sentimentale* de 1869 donne bien une « impression de fluidité »¹⁵⁸ ; le « génie du style » réside bien dans « un mouvement »¹⁵⁹ ; les lettres de la *Correspondance* donnent bien à lire « un mouvement entraînant et pittoresque, d'un flux étonnamment vigoureux toutes les fois qu'elles sont chauffées par la passion »¹⁶⁰ : nul rapprochement formel, en revanche, n'est envisagé ici entre création stylistique et activité sportive chez Flaubert.

¹⁵⁰ *ibid.*, p. 243.

¹⁵¹ *ibid.*, p. 226.

¹⁵² *ibid.*, p. 227.

¹⁵³ *ibid.*, p. 275.

¹⁵⁴ *ibid.*, p. 238.

¹⁵⁵ *ibid.*, p. 225.

¹⁵⁶ *ibid.*, p. 237.

¹⁵⁷ *ibid.*, p. 224.

¹⁵⁸ *ibid.*, p. 226.

¹⁵⁹ *ibid.*, p. 231.

¹⁶⁰ *ibid.*, p. 238.

« À propos du 'style' de Flaubert » par Marcel Proust¹⁶¹

Suite à un article sur Flaubert d'Albert Thibaudet paru dans la *Nouvelle Revue française* en novembre 1919 où A. Thibaudet affirmait que « Flaubert n'est pas un grand écrivain de race [...] ; la pleine maîtrise verbale ne lui était pas donnée dans sa nature même »¹⁶², Proust, en désaccord avec le « distingué critique »¹⁶³, répond dans « À propos du 'style' de Flaubert » en janvier 1920.

Selon Proust, Flaubert se distingue par sa « manière d'appliquer certaines règles de syntaxe »¹⁶⁴. Son style « si nouveau »¹⁶⁵, aux « singularités immuables »¹⁶⁶, se caractérisent avant tout par « la beauté de ses phrases ternaires »¹⁶⁷ et de son « éternel imparfait »¹⁶⁸, lequel « sert à rapporter non seulement les paroles mais toute la vie des gens »¹⁶⁹. Le « subjectivisme »¹⁷⁰ flaubertien, vécu par Proust comme une « intoxication »¹⁷¹, intoxication de laquelle on guérira en ayant éventuellement recours au « pastiche volontaire »¹⁷², innove dans son

¹⁶¹ Proust, M., « À propos du 'style' de Flaubert », in *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges*, et suivi de *Essais et articles*, éd. établie par P. Clarac avec la collaboration d'Y. Sandre, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1971, pp. 586-600.

¹⁶² *ibid.*, note 2, p. 586-mi.

¹⁶³ *ibid.*

¹⁶⁴ *ibid.*, p. 587-bas.

¹⁶⁵ *ibid.*, p. 590-bas.

¹⁶⁶ *ibid.*, p. 593-haut.

¹⁶⁷ *ibid.*, p. 591-mi.

¹⁶⁸ *ibid.*, p. 590-haut.

¹⁶⁹ *ibid.*, p. 590-bas.

¹⁷⁰ *ibid.*, p. 589-haut.

¹⁷¹ *ibid.*, p. 594-mi.

¹⁷² *ibid.*, p. 594-bas.

« emploi nouveau des temps des verbes, des prépositions, des adverbess »¹⁷³. L'usage du « participe présent »¹⁷⁴ traduit chez Flaubert le « passage de l'imparfait au parfait »¹⁷⁵ : « 'Il [Frédéric Moreau] contemplait des clochers, etc. et bientôt, *Paris disparaissant*, il poussa un gros soupir' »¹⁷⁶. Dans « 'Le père et la mère de Julien habitaient un château, au milieu des bois, sur la pente d'une colline' »¹⁷⁷, la « variété des prépositions ajoute à la beauté de ces phrases ternaires »¹⁷⁸. Les romans de Flaubert, non conventionnels, s'achèvent sur un adverbe : « 'Comme elle était très lourde [la tête de saint Jean], ils la portaient alternativement.' »¹⁷⁹ Pourquoi ne pas commencer son propre roman par « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » ? Au vrai, adverbess et locutions adverbialess « sont toujours placés dans Flaubert de la façon à la fois la plus laide, la plus inattendue, la plus lourde, comme pour maçonner ces phrases compactes, boucher les moindress trous »¹⁸⁰. Ainsi dans « 'Une lampe en forme de colombe brûlait dessus *continuellement*' ».¹⁸¹

Flaubert « sait donner avec maîtrise l'impression du Temps »¹⁸². Le temps chez Flaubert, soudain, se suspend. Cette suspension temporelle Proust l'appelle « un blanc ». La « chose la plus belle de *L'Éducation sentimentale*, ce n'est pas une phrase, mais un blanc », c'est-à-dire un « extraordinaire changement de vitesse, sans préparation : 'Et Frédéric,

¹⁷³ *ibid.*, p. 589-haut.

¹⁷⁴ *ibid.*, pp. 589-mi et 595-haut.

¹⁷⁵ *ibid.*, p. 589-mi.

¹⁷⁶ souligné par Proust ; *ibid.*, p. 589-mi.

¹⁷⁷ *ibid.*, p. 591-mi.

¹⁷⁸ *ibid.*

¹⁷⁹ *ibid.*, p. 593-mi.

¹⁸⁰ *ibid.*

¹⁸¹ souligné par Proust ; *ibid.*, p. 593-mi.

¹⁸² souligné par Proust ; *ibid.*, p. 595-haut.

béant, reconnu Sénécal.' »¹⁸³ Dans « 'Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues' », on trouve un emploi inédit de la conjonction « et ». « Un autre aurait mis : 'et l'amertume des sympathies interrompues' »¹⁸⁴. Là où « personne n'aurait l'idée d'en user »¹⁸⁵, Flaubert écrit « et » : « 'La place du Carrousel avait un aspect tranquille. L'Hôtel de Nantes s'y dressait toujours solitairement ; *et* les maisons par derrière, le dôme du Louvre en face, la longue galerie de bois, à droite, etc.' »¹⁸⁶

Le style de Flaubert par Marthe Robert

Alliant savoir littéraire et psychanalyse, Marthe Robert fait, à dix reprises, référence au « style » de Flaubert dans *En haine du roman* (1982)¹⁸⁷. Dans les dernières lignes du texte, le canot à voile que Flaubert s'était ingénié à mettre en relation à son style est retranché à la dernière minute : « J'en conçois pourtant un, moi, un style : un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles, et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des ronflements de violoncelle, des aigrettes de feux ; un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet [ici s'arrête Marthe Robert citant Flaubert]¹⁸⁸, et où votre pensée enfin voguerait sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière. »¹⁸⁹

Il serait malséant de rapprocher style et maladie nerveuse chez Flaubert.

¹⁸³ *ibid.*, p. 595-mi.

¹⁸⁴ *ibid.*, p. 591-mi

¹⁸⁵ *ibid.*, p. 591-bas.

¹⁸⁶ *ibid.*, p. 591-bas.

¹⁸⁷ Robert, M., *En haine du roman*, Balland, 1982.

¹⁸⁸ Robert, M., *ibid.*, p. 122.

¹⁸⁹ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [24 avril 1852], t. II, p. 79-mi.

Marthe Robert nous aura mis en garde : la maladie nerveuse de Flaubert ne saurait constituer un « facteur d'explication » suffisant pour interpréter le style de Flaubert : « ni l'épilepsie de Flaubert, ni les troubles psychiques qui y sont liés, ni le poids de la névrose dans sa vie intérieure ne sont en aucune façon des facteurs d'explication en ce qui touche son style, ils permettent tout au plus de mieux saisir l'incapacité du romancier à se détacher de ses idées, et son adhésion définitive à ses propres thèmes dès l'instant qu'il les a conçus. »¹⁹⁰

« Doué d'une beauté d'athlète »¹⁹¹, *En Haine du Roman*, faute de temps, ne peut mettre en relation le mot « feu » et le mot « canot » dans cette dernière citation flaubertienne précitée qui clôt le livre, lesquels mettaient sur la voie. Proposant lui-même d'interpréter sa maladie de jeunesse « sous les feux de Bengale du style »¹⁹², Flaubert se réfère à plusieurs reprises dans sa Correspondance à ces soudaines illuminations qui lui servent de remparts esthétiques¹⁹³. En 1844, l'affirmation selon laquelle « il ne se passe pas de jour sans que je ne voie de temps à autre passer devant mes yeux comme des paquets de cheveux ou des feux du Bengale »¹⁹⁴, est suivie, quelques lignes plus loin, d'un interdit sur le plan nautique : « Je ne suis pas près de naviguer seul, d'avoir cette liberté [...] »¹⁹⁵, interdit qui fera l'objet d'une proscription nautique définitive deux ans plus tard en septembre 1846 de la part de Mme Flaubert, disgrâce dont nous allons analyser les enjeux dans un instant. Dans *Le Puits de Babel* (1987), comparant l'épilepsie de Dostoïevski à celle

¹⁹⁰ Robert, M., *op. cit.*, p. 69.

¹⁹¹ *ibid.*, p. 65.

¹⁹² à Louise Colet, [Trouville,] vendredi soir, II heures. [26 août 1853], t. II, p. 415-bas.

¹⁹³ « je n'aime pas ce feu de Bengale qui éclaire la fin [de *Melænis* de Bouilhet] » (à Louis Bouilhet, 2 juin [1850], entre Girgeh et Siout, 4^e lettre, t. I, p. 630-haut) ; « [...] comme les mille pièces d'un feu d'artifice » (à Hippolyte Taine, Croisset, 1^{er} décembre [1866], t. III, p. 572-mi).

¹⁹⁴ à Ernest Chevalier, [Rouen,] 7 juin [1844], t. I, p. 207-bas.

¹⁹⁵ *ibid.*, pp. 207-208.

de Flaubert, Marthe Robert relève que Flaubert ne parvenait pas à nommer son mal. En effet, même « si Flaubert connaissait la nature de son mal, il ne lui donnait jamais son vrai nom et ne l'a pas laissé entrer dans son oeuvre, fût-ce par allusion ou en prêtant à un seul de ses héros les états particuliers qu'il décrivait si bien dans ses lettres, pour faire comprendre la violence de ses crises. »¹⁹⁶ Invoquant sa « mélancolie native »¹⁹⁷, comparant « l'homme de lettres [à] un animal mélancolique »¹⁹⁸, se déclarant « docteur en mélancolie »¹⁹⁹, Flaubert interlocuteur de Louise Colet se refuse à « continuer plus longtemps une correspondance qui devient épileptique »²⁰⁰. Le consul de France Valebezen à Jérusalem est sujet à « des attaques d'épilepsie »²⁰¹. Paris « est complètement épileptique »²⁰². Portant en lui la « mélancolie des races barbares »²⁰³, le jeune imitateur du « mendiant épileptique »²⁰⁴ décrit en effet dans *Salammbô* une scène d'épilepsie frappant un « nègre qui se roulait en battant le sol avec ses membres, la prunelle fixe, le cou tordu, l'écume aux lèvres. »²⁰⁵

L'image écumante du taureau « malade de la piqûre des insectes »²⁰⁶ des *Mémoires d'un fou* a valeur d'indice. Elle annonce le premier grand amour officiel qui « couvre d'écume cette poitrine haletante » d'Élisa

¹⁹⁶ Robert, M., *Le Puits de Babel*, éd. B. Grasset, Paris, 1987, p. 155.

¹⁹⁷ à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 6 octobre 1864, t. III, p. 409-mi.

¹⁹⁸ à la princesse Mathilde, [Croisset, 23 décembre 1865], t. III, p. 474-bas.

¹⁹⁹ à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 11 juillet [1858], t. II, p. 821-mi.

²⁰⁰ à Louise Colet, [Rouen, fin décembre 1846 ?], t. I, p. 422-bas.

²⁰¹ à sa mère, Jérusalem, 25 août 1850, 34^e lettre, t. I, p. 672-bas.

²⁰² à George Sand, Croisset, 30 avril [1871], t. IV, p. 315-mi.

²⁰³ à Louise Colet, [Croisset,] jeudi soir, 11 h[eures]. [13 août 1846], t. I, p. 300-mi.

²⁰⁴ à Louise Colet, [Croisset,] jeudi soir, 10 h[eures]. [8 octobre 1846], t. I, p. 380-mi.

²⁰⁵ *Salammbô*, I, « Le festin », *op. cit.*, p. 9.

²⁰⁶ *Mémoires*, III, *op. cit.*, p. 233.

Schlésinger²⁰⁷, mais surtout la dernière heure, l'« écume à la bouche [...] la terrible contraction »²⁰⁸ finale, l'adieu épileptique. Les agonies des personnages des romans de Flaubert sont porteurs des symptômes de l'épilepsie. Mâtho en pleine bataille se voit apparaître « deux plaques d'écume au coin des lèvres »²⁰⁹ ; Dambreuse referme les yeux avec « un peu d'écume sanguinolente »²¹⁰ sur la bouche ; Félicité expire avec « des bouillons d'écume »²¹¹ aux coins des lèvres. *Agonies* (1838) et son « muet qui veut parler [mais] écume de rage »²¹² préfigure la première version de la *Tentation de saint Antoine* de 1849 où le terme d'épilepsie, caché dans un pli du texte, apparaît dans une image ambivalente alléguant le séisme intérieur : « J'étais couverte de plantes, je tremblais comme un épileptique aux secousses de mes volcans »²¹³. La déclaration selon laquelle « j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps »²¹⁴ résonne, enfin, dans *Le Discours sur le style* de Buffon où « c'est le corps qui parle au corps »²¹⁵. L'adage stylistique de Buffon selon lequel « le style est l'homme même » avait été placé par Buffon

²⁰⁷ *Mémoires*, X, *op. cit.*, p. 237. « Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. » (à Louise Colet, [Croisset,] nuit de jeudi, 1 heure. [7 juillet 1853]), t. II, p. 377-mi).

²⁰⁸ Caroline à son frère Gustave, [Rouen, 17 janvier 1844], t. I, note 2, p. 202-mi et p. 944-haut.

²⁰⁹ *Salammbô*, XIV, « Le défilé de la hache », *op. cit.*, pp. 339-340.

²¹⁰ *L'Éducation sentimentale* de 1869, *op. cit.*, III, 4, p. 378.

²¹¹ *Un Coeur simple*, *op. cit.*, V, p. 71.

²¹² *Agonies*, VIII, vendredi 20 avril 1838.

²¹³ *La Tentation de saint Antoine* (1849), III, éd. de l'Intégrale, t. I, p. 459-haut.

²¹⁴ à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 18 mai [1857], t. II, p. 716-mi.

²¹⁵ Buffon, G-L. L., *Discours sur le style*, discours prononcé à l'Académie française par M. de Buffon le jour de sa réception le 25 août 1753, éd. de l'abbé J. Pierre, Librairie Ch. Poussielgue, Paris, 1896.

sous le signe du verbe « transporter »²¹⁶. On pourrait se demander si les préceptes de Buffon concernant la « véritable éloquence [qui] suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit » et « le style [qui] suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles »²¹⁷, n'impliqueraient pas, aux yeux de Flaubert, une culture du corps préalable, et d'une culture qui est loin de faire l'unanimité²¹⁸. Dans sa « Lettre à un sportif sur le style », Bernard Grasset demandera si la sensibilité sportive, mise au service de la littérature, ne pourrait contribuer à « redresser »²¹⁹ certaines nuances stylistiques qui sied à la création littéraire, nuances qui feraient intimement coïncider vérité littéraire et vérité « athlétique »²²⁰, comme le souligne Marthe Robert, une vérité que Flaubert, écrivain sportif, aura ainsi pu contribuer à éclaircir par son expérience personnelle du phénomène littéraire-sportif.

Le style de Flaubert par Jean-Pierre Richard

S'appuyant sur les déclarations que Flaubert fait lui-même de son « style *limbique* (à l'état de limbe et de fluide impondérable) [qui] passe et circule

²¹⁶ Les ouvrages « écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mises en oeuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même » (*ibid.*).

²¹⁷ *ibid.*

²¹⁸ Le Proust de la *Recherche* n'a pas émis de jugement favorable sur les « habitudes nouvelles de sport, répandues même dans certains milieux populaires, et d'une culture physique à laquelle ne s'est pas encore ajoutée celle de l'intelligence » (Proust, Marcel, *A la recherche du temps perdu*, 3 vol., Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », texte établi et présenté par P. Clarac et A. Ferré, 1954, t. I, pp. 790-791).

²¹⁹ Grasset, Bernard, « Lettre à un sportif sur le style », in *Les Chemins de l'écriture*, Grasset, 1942, p. 81.

²²⁰ Robert, Marthe, *La Vérité littéraire. Livre de lectures II*, éd. B. Grasset, Paris, 1981, p. 27.

en moi avec des chaleurs enivrantes »²²¹, à l'instar d'Albert Thibaudet qui perçoit en Flaubert un style où se déroule « une nécessité fluide », une « détente de l'idée du style [où] tout coule comme une eau puissante »²²², Jean-Pierre Richard, pareillement, poursuit la « fluidité et la liquidité »²²³ du style flaubertien. Suivant Flaubert « dans l'univers liquide où il est en train de nager »²²⁴, J.-P. Richard remarque qu'une « extrême cohérence unit toujours en lui l'expérience intérieure, l'expérience concrète et l'expression métaphorique »²²⁵. Il y a bien ici une « jouissance du bateau »²²⁶ dans *Madame Bovary*, un « navire [qui] nargue et viole la mer »²²⁷ (les mots de « trirème »²²⁸ et « carène »²²⁹ ne sont pas méconnus du lexique flaubertien) ; l'on trouve assurément chez Flaubert un « écoulement de la rivière »²³⁰, voire une « perméabilité »²³¹ qui « suscite une demi-conscience »²³², un état hypnotique, une transe liée à l'eau, un « mouvement d'entraînement »²³³ où « tout pouss[e] Flaubert vers la facilité

²²¹ souligné par Flaubert ; à Louis Bouilhet, Constantinople, 14 novembre 1850, 9^e lettre, t. I, p. 707-bas.

²²² Thibaudet, A., *Gustave Flaubert, op. cit.*, p. 194.

²²³ Richard, J.-P., « La création de la forme chez Flaubert », *op. cit.*, p. 155.

²²⁴ *ibid.*, p. 154.

²²⁵ *ibid.*

²²⁶ souligné par J.-P. Richard ; *ibid.*, p. 156.

²²⁷ *ibid.*

²²⁸ à Edmond et Jules de Goncourt, [Croisset,] samedi, 10 h[eures] du soir [30 novembre 1861], t. III, p. 188-mi.

²²⁹ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de vendredi, I h[eure]. [25 mars 1853], t. II, p. 279-bas.

²³⁰ Richard, J.-P., *op. cit.*, p. 156.

²³¹ souligné par J.-P. Richard ; *ibid.*, p. 157.

²³² *ibid.*, p. 160.

²³³ *ibid.*, p. 164.

fluide »²³⁴ : rien, en revanche, du côté de l'« expérience concrète » qui pourrait justifier ici la présence d'un style physiologique sportif. Un sentiment d'impuissance anime le nageur de J.-P. Richard, impuissance qui « trahit la cause profonde d'une inquiétude qui tint moins à la conscience d'un trouble physiologique ou d'une faiblesse psychologique qu'au sentiment d'une insuffisance plus essentielle encore, à un certain *manque d'être*. »²³⁵ À la lumière de cette citation flaubertienne exploitée par J.-P. Richard « j'ai en moi un grand fleuve qui coule, quelque chose qui bouillonne sans cesse et qui ne tarit point. Style et muscles, tout est souple encore [...] »²³⁶, voyons comment l'on peut parler de « mutilation ou [de] reniement »²³⁷, voyons surtout si cette « longue étude » projetée par J.-P. Richard peut « nous permettre d'apprécier justement l'originalité et la grandeur de Flaubert »²³⁸. Cette « grandeur, soutient J.-P. Richard, nous paraît en effet résider, avant tout résultat, toute oeuvre, dans une certaine nuance de tension intérieure, dans le continuel effort d'un nageur sans cesse appliqué à remonter son propre courant. »²³⁹

Après avoir constaté que les diverses lectures modernes du style de Flaubert envisagées ici sont, dans leur essence, d'inspiration linguistique et « 'profondément littéraire' »²⁴⁰ et qu'une logique argumentative par l'eau cautionne leur crédibilité, voyons maintenant ce que le style de

²³⁴ *ibid.*, p. 168.

²³⁵ souligné par J.-P. Richard ; *ibid.*, p. 187.

²³⁶ *ibid.*, p. 172 ; à Louise Colet, [Croisset,] samedi, I h[eure]. [11 décembre 1852], t. II, p. 206-haut.

²³⁷ *ibid.*, chap. 1, « L'idée d'éducation », p. 188.

²³⁸ *ibid.*, p. 250.

²³⁹ *ibid.*

²⁴⁰ Claudine Gothot-Mersch citant la lettre de Flaubert à Louise Colet, [Croisset,] lundi soir, minuit. [13 septembre 1852], t. II, p. 156-mi, in Gothot-Mersch, C., « La parole des personnages », *Travail de Flaubert*, éd. du Seuil, coll. Inédit Points, recueil réalisé sous la direction de G. Genette et T. Todorov, sept. 1983, p. 200.

Flaubert peut contenir de profondément sportif.

Sport et physiologie du style chez Gustave Flaubert

« Semblable aux nageurs dans les forts courants »²⁴¹, « goutte errante »²⁴², Flaubert écrit ses lettres « au courant de la plume »²⁴³ dans un « style bien taillé »²⁴⁴, « carré, coupé »²⁴⁵. Qu'est-ce que cela signifie ? que l'écriture, dans sa tâtonnante incertitude, dans son légendaire « à quoi bon ? »²⁴⁶, dans son « inutilité universelle »²⁴⁷, est assimilée à un effort physique pour faire sens. Pour le jeune homme de vingt et un ans qui se jette dans la Seine, il s'agit, dans l'immédiat, de dépasser une impasse existentielle. La déclaration « j'ai beau faire une brasse, la rapidité du courant m'en fait descendre deux, ce qui fait que j'arrive plus bas que je ne suis parti »²⁴⁸, remise dans son contexte universitaire, vise, en effet, la lecture indigeste du Code civil. Flaubert éprouve musculairement le Code civil parce qu'il entend résister *physiquement* à la Faculté de Droit qui lui donne des haut-le-cœur. Rien de plus idiot et d'« abrutissant »²⁴⁹, dans la bouche de Flaubert, que la Faculté de Droit de Paris ; rien de plus antipathique que la « droite balle »²⁵⁰ de ses professeurs ; rien de plus hostile que ces robes

²⁴¹ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 105-bas.

²⁴² à George Sand, Croisset près Rouen, 10 mai [1875], t. IV, p. 924-bas.

²⁴³ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de jeudi, I h[eure]. [7 octobre 1852], t. II, p. 167-bas.

²⁴⁴ *ibid.*

²⁴⁵ *ibid.*

²⁴⁶ à Louis Bouilhet, Damas, 4 septembre 1850, 8^e lettre, t. I, p. 678-mi.

²⁴⁷ à George Sand, Croisset près Rouen, 10 mai [1875], t. IV, p. 924-bas.

²⁴⁸ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 105-bas.

²⁴⁹ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 105-bas et à sa soeur Caroline, [Paris, 21 juillet 1842], t. I, p. 115-bas.

²⁵⁰ à Ernest Chevalier, [Rouen, 6 novembre 1839], t. I, p. 54-bas.

doctorales « bordées d'hermine »²⁵¹. C'est là un défi personnel : les professeurs de Droit de la Faculté de Paris, Flaubert veut les humilier en cuissettes courtes au bord du bassin, *façon Fessard*. C'est une revanche, un pari contre la « singulière éloquence »²⁵² du langage juridique contre lequel Gustave remporte une première victoire le 21 décembre 1842 en réussissant son examen de première année.

Plus spécifiquement, l'année suivante, en 1843, style et natation sont expérimentés dans la cascade du Livon à la lumière sportive des *Amours* de Ronsard (1524-1585) qui a fonction de dédommager la « dislocation »²⁵³ juridique universitaire parisienne. À la pénalité du Code civil qui entraîne maintenant l'échec à l'examen de deuxième année le 21 août 1843, Flaubert, par voie de faits, oppose un droit inaliénable au sport. Dans le langage des Lettres, la revendication sportive, compensant un adieu définitif à la Faculté, est intercalée en demi-teinte dans le préfixe du substantif « endroit » adressé à un autre étudiant en Droit, l'ami d'enfance Ernest Chevalier : « Je te disais donc que je lisais du Ronsard, et puis après qu'est-ce que je fais encore ? Eh bien je me baigne dans la Seine hélas au lieu de la mer, dans un endroit qu'on appelle le Livon et sous une chute qu'il y a là près d'un moulin. »²⁵⁴

Ronsard, modèle sportif juridique

À la défaillance dentaire juridique²⁵⁵, défaillance qui inaugurerà la lettre où Flaubert parlera pour la première fois du style physiologique à Louise

²⁵¹ à sa soeur Caroline, [Paris, 21 juillet 1842], t. I, p. 115-bas.

²⁵² à sa soeur Caroline, [Paris, 21 juillet 1842], t. I, p. 115-bas.

²⁵³ à Ernest Chevalier, [Rouen,] samedi [25 juin 1842], t. I, p. 105-bas.

²⁵⁴ à Ernest Chevalier, [Nogent-sur-Seine], 2 septembre 1843], t. I, p. 189-haut.

²⁵⁵ « La mâchoire me fait toujours horriblement souffrir. Toirac [médecin-dentiste] ne pense pas que mes dents gâtées en soient seules la cause. » (à sa soeur Caroline, [Paris,] jeudi, I heure. [27 juillet 1843], t. I, p. 183-bas).

Colet²⁵⁶, Flaubert oppose les acrobaties stylistiques de Ronsard, qui le font « écumer », dit-il. Les « affres du style »²⁵⁷ se « défontent [...] nerveusement »²⁵⁸ à la lecture de Ronsard. « Que ne vivais-je du temps de Ronsard ! »²⁵⁹, « nous avons hier passé trois heures à lire les hymnes de Ronsard [...] Mais que c'est beau Ronsard ! »²⁶⁰, « nous écumons, et nous méprisons tout ce qui ne lit pas Ronsard sur la terre [...] Cet horizon me fait grand bien et jette de loin un reflet ardent sur mon travail »²⁶¹.

On se souvient de l'amant éperdu du *Roman de la Rose* (1230-1275) qui allait et venait affolé par Amour, « Icil venirs, icil alers »²⁶². De la même façon, les sonnets hâtifs de Ronsard – « Je cours, je vays, je viens » – évoquent un « papillonnage de jeux multiples »²⁶³ où lutte, course de char, joute, et ici paume, chasse, football, natation, voltige, sont unanimement représentés. On pourrait se demander si la célèbre formule de Flaubert : « J'aime les oeuvres qui *sentent la sueur*, celles où l'on voit

²⁵⁶ « As-tu encore ta dent ? Fais-toi donc enlever cela, tout de suite, malgré les avis de Toirac » (à Louise Colet, [Croisset,] vendredi, minuit. [30 septembre 1853], t. II, p. 443-mi).

²⁵⁷ à Louise Colet, [Croisset,] mardi, minuit. [18 avril 1854], t. II, p. 551-mi.

²⁵⁸ à Louise Colet, [Croisset,] lundi soir. [16 février 1852], t. II, p. 45-bas.

²⁵⁹ à Louise Colet, [Croisset,] samedi, 5 h[eures]. [4 septembre 1852], t. II, p. 152-bas.

²⁶⁰ à Louise Colet, [Croisset,] lundi matin, 4 h[eures] ½. [14 mars 1853], t. II, p. 272-mi.

²⁶¹ à Louise Colet, [Croisset,] lundi soir. [16 février 1852], t. II, pp. 45-46.

²⁶² Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. Le livre de poche, coll. Lettres gothiques, éd. d'après les manuscrits BN 12786 et BN 378, traduction, présentation et notes par A. Strubel, 1992, v. 2541, p. 180.

²⁶³ Hegel, G. W. F., *Phénoménologie de l'Esprit* (éd. de 1807), traduction, avant-propos par J.-P. Lefebvre, éd. Aubier, coll. Bibliothèque philosophique, 1991, p. 209.

les muscles à travers le linge et qui marchent pieds nus »²⁶⁴ n'est pas une contre-lecture sportive des *Amours* de Ronsard chez qui l'énergie corporelle, au faîte de sa tension épuisante, fait intimement coïncider pulsations cardiaques et adrénaline sexuelle :

Amour (comme lon dict), ne naist d'oysiveté,
S'il naissoit de repos il ne fust plus mon maistre :
Je cours, je vays, je viens, & si ne me depestre
De son lien qui tient serve ma liberté.
Je ne suis point oisif, & ne l'ay point esté,
Tousjours la hacquebute, ou la paume champestre,
Ou l'escrime qui rend une jeunesse adextre
Me tient en doux travail tout le jour arresté :
Ores le chien couchant, ores la grande chasse,
Ores un gros ballon bondissant en la place,
Ores nager lutter, voltiger & courir
M'amusent sans repos : mais plus je m'exercite,
Plus Amour naist dans moy, & plus je sentz nourrir
Son feu, qu'un seul regard au cueur me ressuscite.²⁶⁵

Après l'« arrestation » sur le style providentiel de Ronsard, poète du XVI^e siècle, c'est au tour du style hydrothérapique de Boileau, auteur du XVII^e siècle, de rendre justice à Flaubert. « Droit, campé »²⁶⁶, le style de Boileau s'apparente à un certain style physiologique, source inépuisable de contractions nautiques : « Le style c'est la vie ! c'est le sang même de la pensée ! Boileau était une petite rivière, étroite, peu profonde, mais admirablement limpide et bien encaissée. C'est pourquoi cette onde ne se tarit pas. [...] La connaissance qui leur manque à tous, c'est l'*anatomie du style*, savoir comment une phrase se membre et par où elle s'attache. »²⁶⁷

²⁶⁴ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Trouville,] vendredi soir, II heures. [26 août 1853], t. II, p. 418-haut.

²⁶⁵ XVII, *op. cit.*, p. 230.

²⁶⁶ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi, minuit. [30 septembre 1853], t. II, p. 445-mi.

²⁶⁷ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] mercredi soir, minuit. [7 septembre 1853], t. II, p. 427-mi et bas.

Fessard, alibi du style physiologique

De 1841 à 1843, « couché sur la même ligne »²⁶⁸, l'« élève crapaud »²⁶⁹ enregistrait les préceptes nautiques de Louis-Philippe Fessard. Lorsque Flaubert s'écrie en 1860 lors du décès de son entraîneur de natation : « j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard »²⁷⁰, ce ne sont pas tant les anciens conseils nautiques du professeur de natation que la conversion de ces mêmes conseils en de fructueuses recettes littéraires qui résonnent ici dans les oreilles endeuillées du Flaubert de 1860 rédigeant *Salammbô* :

« La continuité constitue le style, comme la Constance fait la Vertu. — Pour remonter les courants, pour être bon nageur, il faut que, de l'occiput jusqu'au talon, le corps soit couché sur la même ligne. — On se ramasse comme un crapaud et l'on se déploie sur toute sa surface, en mesure, de tous les membres, tête basse et serrant les dents. L'idée doit faire de même à travers les mots. — Et ne point clapoter, en tapant de droite et de gauche, ce qui n'avance à rien, et fatigue »²⁷¹.

Quelques mois plus tôt, les propos personnels, incorporés, étaient tout aussi ciblés : « J'aime les passions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier. »²⁷² Répétant à la lettre en 1853 à Louise Colet les paroles de son ancien entraîneur de natation qu'il connaissait depuis l'âge de quatorze ans (1835), si ce n'est avant, Flaubert, dans une appropriation métamorphique peu commune, annexe le langage sportif de Louis-

²⁶⁸ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir, I h[eure]. [18 décembre 1853], t. II, p. 481-haut.

²⁶⁹ Louis Bouilhet à Gustave Flaubert, [Mantes, 27 avril 1861], t. III, p. 921-haut.

²⁷⁰ à Louis Bouilhet, [Croisset,] dimanche soir, 29 [avril 1860], t. III, p. 90-bas.

²⁷¹ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir, I h[eure]. [18 décembre 1853], t. II, p. 481-haut.

²⁷² souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] nuit de samedi, I heure. [21 mai 1853], t. II, p. 330-bas.

Philippe Fessard au coeur même de la rédaction de *Madame Bovary*, qui devient, du coup, l'alibi du style physiologique. Notons la similarité de fond entre l'anathème stylistique formulé à l'encontre de Louise et des efféminés de l'école lamartinienne de type : « Méfions-nous de cette espèce d'échauffement, qu'on appelle l'inspiration, et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire »²⁷³, « Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration et qui n'est souvent que du parti pris et une exaltation factice [...] on ne vit pas dans l'inspiration. Pégase marche plus souvent qu'il ne galope [...] comme on dit en équitation »²⁷⁴, et la *dévi*ation des théories littéraires sur Louise où le nageur, « de l'occiput au talon », fait l'objet d'un même « serrage » aligné en maintenant à distance toute gesticulation sentimentale déplacée clapotante « de droite et de gauche ».

L'apport de Fessard aura donc été double. D'une part, Fessard inculque en Flaubert une discipline sportive persévérante qui portera ses fruits au retour d'Orient, sauvant à l'occasion un inconnu de l'imminence de la mort dans la baie de Naples en 1851 ; d'autre part, Fessard octroie un style langagier qui, sous les couverts de l'hydrothérapie littérairomédicale, permet à Gustave de varier à l'infini le « style harassé » de ses « combinaisons échouées »²⁷⁵ différentielles et profondément provocatrices, le mettant à l'abri, le cas échéant, du suicide. Que le sportif en Gustave fasse mine de se retirer un instant, l'aliénation, aussitôt, surgit et déstabilise l'entreprise littéraire : « il me faut pour vivre la régulière inondation du style. Quand elle manque, je me trouve anéanti comme si toutes les sources fécondantes étaient rentrées en terre, je ne sais où, et je sens, par-dessus moi, passer d'innombrables aridités qui me soufflent, au visage, le désespoir. »²⁷⁶

²⁷³ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de dimanche, I h[eure] et demie. [27 février 1853], t. II, p. 252-haut.

²⁷⁴ à Louise Colet, [Rouen,] dimanche [13 décembre 1846], t. I, p. 417-bas.

²⁷⁵ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir. [19 février 1854], t. II, p. 522.

²⁷⁶ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de samedi, I h[eure]. [25 mars 1854], t. II, p. 540-mi.

« Manque », « source », « désespoir » : tels sont les substantifs clés qui vont caractériser la relation sportive décisive de Flaubert à son style physiologique, comme nous allons le constater dans le chapitre suivant intitulé « l'obstruction neuromusculaire maternelle ».

L'obstruction neuromusculaire maternelle

Dans *La Paysanne*, on s'en souvient, Louise devait « mettre un corset »²⁷⁷, « durcir du dedans »²⁷⁸, s'évanouir dans la création comme le Créateur, être, en un mot, « présent partout, et visible nulle part »²⁷⁹. Dans pareille voie lactée mise en orbite, le linge ne devait pas « sentir le lait »²⁸⁰. Puis est venue *La Servante*, en qui le futur convalescent du sanatorium de Kaltbad Righi²⁸¹ conseillait de « couper la Verrue montagnarde »²⁸², et où il fallait, encore et encore, « rentrer, resserrer, comprimer les seins [du] coeur »²⁸³ afin que l'on voie des « muscles et non une glande »²⁸⁴. Comme Gustave, en somme, qui, « serrant » hier les dents au bassin, s'immolait dans une fiesta chaotique sous l'oeil intrigué du poète sportif Fessard.

Le détail ne passera pas inaperçu. Le procès-verbal de théorie littéraire dressé par Flaubert à l'encontre de Louise Colet se constitue de verbes dont l'usage différé et récurrent réactive un ancien litige beaucoup plus significatif : « rentrer », « resserrer », « comprimer », ce sont les verbes

²⁷⁷ à Louise Colet, [Croisset,] samedi soir. [24 avril 1852], t. II, p. 79-bas.

²⁷⁸ souligné par Flaubert ; *ibid.*

²⁷⁹ à Louise Colet, [Croisset,] jeudi, I h[eure] d'après-midi. [9 décembre 1852], t. II, p. 204-mi.

²⁸⁰ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, minuit ½. [13 avril 1853], t. II, p. 304-mi.

²⁸¹ à sa nièce Caroline, mercredi, 1^{er} juillet [1874]. Kaltbad Righi. Suisse, t. IV, p. 818-bas.

²⁸² souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, minuit ½. [13 avril 1853], t. II, p. 304-mi.

²⁸³ *ibid.*

²⁸⁴ *ibid.*

mêmes utilisés hier, à la mort du père et de la soeur Caroline (1846), pour inculper Mme Flaubert de violence neuromusculaire, violence qui pourrait bien être à l'origine du style physiologique de Flaubert, dont le passé cache une fibre musculaire humiliée.

Dans une lettre adressée à Louise Colet fin septembre 1846, Flaubert explique à sa nouvelle amante, deux mois après leur rencontre, qu'il est un petit enfant victime de la tyrannie allusive de sa mère. Comment le fait-il ? En affirmant, dans un premier temps, qu'il doit « ménager » Louise ; en déclarant, dans un deuxième temps, qu'il est en ménage avec sa mère ; en concluant, dans un troisième temps, qu'il lui est impossible d'emménager sur Paris avec son amante :

Franchement ! parle-moi franchement. C'est là ton mot et tu veux en même temps que je te ménage, dis-tu. Tu m'accuses d'être brutal et tu fais tout ce que tu peux pour me le rendre encore davantage. C'est une chose étrange et curieuse à la fois, pour un homme de bon sens, l'art que les femmes déploient pour vous forcer à les tromper ; elles vous rendent hypocrites malgré vous. Et puis elles vous accusent d'avoir menti, de les avoir trahies. — Eh bien non, ma pauvre chérie, je ne serai pas plus explicite que je l'ai été parce qu'il me semble que je ne peux pas l'être plus. Je t'ai toujours dit *toute* la vérité et rien que la vérité. Si je ne peux pas venir à Paris comme tu le désires c'est qu'il faut que je reste ici. Ma mère a besoin de moi. La moindre absence lui fait mal. Sa douleur m'impose mille tyrannies inimaginables. Ce qui serait nul pour d'autres est pour moi beaucoup. — Je ne sais pas envoyer promener les gens qui me prient avec un visage triste et les larmes dans les yeux. Je suis faible comme un enfant et je cède parce que je n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs. — L'année dernière par exemple j'allais tous les jours en canot à la voile. Je n'y courais aucun risque puisque, outre mon talent maritime, je suis un nageur de force assez remarquable. Eh bien, cette année il lui a pris l'idée d'avoir de l'inquiétude. Elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice qui pour moi et par les fortes marées comme maintenant est plein de charmes, je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation, je laisse le vent enfler ma voile qui frissonne et bat avec des mouvements joyeux, je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux forces de la nature et jouissant à me sentir dominé par elles. Elle ne m'a rien dit là-dessus, dis-je. Néanmoins j'ai mis tout mon attirail au grenier, et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre. Je n'en fais rien pour éviter certaines allusions, certains regards, voilà tout. C'est de même que pendant 10 ans je me suis caché d'écrire pour m'épargner une raillerie possible. Il me faudrait un prétexte pour aller à Paris, et lequel ? Au voyage suivant, un second et ainsi de suite. N'ayant plus que moi qui la rattache à la vie ma mère est toute la journée

à se creuser la tête sur les malheurs et accidents qui peuvent me survenir. Quand j'ai besoin de quelque chose je ne sonne pas, parce que si cela m'arrive je l'entends qui court toute haletante dans l'escalier pour venir voir si je ne me trouve pas mal, si je n'ai pas une attaque de nerfs, etc. Aussi je suis, par là, obligé de descendre chercher moi-même mon bois quand je n'en ai plus, mon tabac quand j'ai envie de fumer, ma bougie quand les miennes sont usées. Encore un coup, pauvre âme, je t'*assure* que si je pouvais non pas aller à Paris mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais... Mais... hélas !²⁸⁵

Un voile maternel humide est tombé sur la musculature athlétique de Gustave, vingt-six ans, dans la fleur de l'âge, chez qui le style visait initialement à « l'idéal de la conversation naturelle »²⁸⁶. Mme Flaubert craint pour la vie de son fils parce qu'elle vient de perdre son mari et sa fille en l'espace de trois mois de janvier à mars 1846. Gustave, se découvrant brusquement *persona non grata* dans un milieu qui lui était pourtant familier, est obligé d'obéir et de se transporter sur une autre scène, la scène littéraire, qui lui apparaît maintenant comme un défi *rentré* à l'impossibilité d'exister sportivement. À cette limite physique imposée de l'extérieur, étrangère à ses convictions profondes, va correspondre en 1849 la *dérive* esthétique de la première *Tentation*, qui sera un échec complet, aux dires de ses amis intimes. Si la cure balnéaire de Trouville s'était autrefois révélée bénéfique, *quand tout le monde était là*, la Seine et ses « airs d'océan »²⁸⁷ terrorise aisément aujourd'hui Mme Flaubert, qui fait une fixation suffixale sur les maladies en « -ie », soutient le Dr Flaubert : « Elle te voit déjà avec une pleurésie, une péripneumonie et toutes les maladies en *ie* parce que tu as bu à ton arrivée deux carafes d'eau glacée »²⁸⁸.

Six mois après la crise nerveuse de Pont-l'Évêque de janvier 1844, les

²⁸⁵ souligné par Flaubert ; à Louise Colet, [Croisset,] mercredi soir, 9 h[eures]. [30 septembre 1846], t. I, pp. 368-369.

²⁸⁶ à sa nièce Caroline, [Croisset,] nuit de mardi [20 mai 1873], t. IV, p. 664-mi.

²⁸⁷ à Mme J. Sandeau, [Croisset,] samedi 30 septembre [1^{er} octobre 1859], t. III, p. 43-haut.

²⁸⁸ souligné par le Dr Flaubert ; le Dr Flaubert et Mme Flaubert à leur fils Gustave, [Trouville, 3 juillet 1842], t. I, p. 109-mi.

Flaubert étaient venus s'installer à Croisset au bord de la Seine. Flaubert exultait. Il allait pouvoir recouvrer sa liberté sportive, faire l'Antoine, « voler, nager, aboyer, beugler »²⁸⁹. Il attendait son canot, rongé d'impatience : « Il doit m'arriver ces jours-ci un canot du Havre. Je voguerai sur la Seine à la voile et à l'aviron. Voilà la chaleur qui vient, je vais bientôt me dénuder et nager. Vous voyez de là mes seuls plaisirs. »²⁹⁰ À la lumière de ce « seul plaisir » nautique datant de l'emménagement à Croisset en juin 1844, on comprend mieux dès lors la véritable frustration que doit ressentir Flaubert aujourd'hui en 1846 face à cette sanction répressive *injustifiée* de non-canotage promulguée par sa mère à son encontre : « j'ai tout mis mon attirail au grenier, et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre ». Entre l'étudiant en Droit lésé de 1843 qui s'écriait hier : « Je trouve que tout s'est arrangé pour le mieux afin que j'enrage »²⁹¹ et le canotier de 1846 contraint de « ranger » son matériel nautique au grenier, il y a, on le voit, peu de différence. Mais Flaubert a une autre raison d'être triste : le canot octroyait une seconde vie à la soeur Caroline défunte qui, dans un passé immédiat, soutenait encore Gustave dans ses activités nautiques. Soeur et frère, sur leur *Mill on the Floss*, défiaient en effet l'autorité parentale : « il n'y a guère de moment dans la journée où le canot, *la gaffe*, le petit sentier sombre *ne me trottent* dans la tête, je me souviens de toutes nos petites promenades de l'année dernière [...] »²⁹² Difficile donc, pour celui qui reste, de marquer son désaccord à haute et intelligible voix, voire d'infliger à une femme et une mère brisée le souvenir douloureux d'une ancienne petite ligue canotière.

Éconduite dès les premières lignes de sa correspondance à Flaubert en août 1846, Louise Colet ne sait pas encore ce que cela signifie, cette

²⁸⁹ *La Tentation de Saint Antoine* (1874), éd. Maynial, 1968, *op. cit.*, Antoine, VII, p. 275.

²⁹⁰ à Louis de Cormenin, [Rouen,] 7 juin [1844], t. I, p. 210-mi.

²⁹¹ à Ernest Chevalier, [Paris, 11 mars 1843], t. I, p. 147-haut.

²⁹² souligné par Caroline ; Caroline Hamard à son frère Gustave, [Paris, fin juin 1845], t. I, p. 242-haut.

intrusion dans la vie privée de l'inconnu Gustave Flaubert qui charrie en lui le corps nocturne d'une soeur partie ailleurs dont on réentend, ici ou là, au détour d'une vague ou d'un rayon de soleil un peu trop aveuglant, la souplesse d'un corps musical, la fantaisie d'une main destinée aux meilleurs dessins, l'éclat d'une voix perdue.

Puissance invocative du monde des ombres, le sport permet à Gustave d'entretenir une flamme souterraine particulière, de communiquer avec un au-delà, comme avait bien dû se résoudre à le faire Achille à la mort de son compagnon Patrocle en organisant les jeux funéraires de Patrocle²⁹³. La Muse ne comprend pas ce que représente cette brusque mise à l'écart, cette levée de boucliers radicale, cette incertitude dans l'amour passionnel naissant congelé en plein vol, parce qu'elle ne parvient pas à dissocier l'image du premier Gustave olympien, solide, sublime, qui lui disait « je t'aime » dans le marbre parisien de la juridiction néohelléniste du sculpteur Pradier que tout le monde appelle « Phidias », et le deuxième Gustave pleurnicheur, enfantin, provincial, trempé dans le lait maternel amollissant qui lui dit : « ma mère a de l'inquiétude », un Gustave qu'elle entrevoit certes plein de vie, virevoltant çà et là comme un dauphin, mais qui est gêné par un poids supérieur et écrasant. L'homme qu'elle aime, piégé en résidence surveillée, est captif d'une sentinelle « haletante » qui sursaute au moindre bruit insolite dans la maison (Mme Flaubert). Le dilemme est le suivant : d'un côté, Flaubert est libre ; de l'autre, Gustave n'arrive pas à couper le cordon ombilical.

« Je t'ai toujours dit toute la vérité et rien que la vérité »

Déférée auprès du témoin capital Louise Colet appelée à la barre d'un « amiral »²⁹⁴ imaginaire, marsouin à ses heures, la protestation filiale de Gustave, contournant la récrimination sentimentale, critique l'honora-

²⁹³ Homère, *Illiade*, XXIII, 302-346.

²⁹⁴ « j'étais destiné à être amiral » (à sa mère, Beyrouth, 26 juillet 1850, 32^e lettre, t. I, p. 658-bas).

bilité bourgeoise d'Anne-Justine-Caroline Fleuriot (Mme Flaubert), dont la répercussion sur la fibre musculaire et littéraire du fils aimant est aujourd'hui sensible. La plainte prend une curieuse allure de procès, et se transmue en complainte : « Je t'ai toujours dit *toute* la vérité et rien que la vérité ». Clouée au mur, Louise n'a plus qu'à rajouter : « levez la main droite et dites : je le jure ».

Un verdict sans appel vient de retentir dans la Correspondance. La littérature *ne varietur* vient de se substituer définitivement à l'amour *certum an incertum quando*. Le ton implacable, la résolution obstinée fait trembler les murs et ses occupants : « Si donc tu prends l'amour comme un mets principal de l'existence : non. Comme assaisonnement : oui. »²⁹⁵ Louise, hors-d'oeuvre détaché sur une assiette, demeure bouche bée²⁹⁶. Tranché, impitoyable, le discours juridique, engendrant son propre mouvement ternaire, contre-lit une Muse pétrifiée d'horreur, qui se voit glisser peu à peu dans le statut d'objet sexuel : « Gustave m'aime exclusivement pour lui, en profond égoïste, pour satisfaire ses sens et pour me lire ses ouvrages. Mais de mon plaisir, mais de ma satisfaction, peu lui importe ! »²⁹⁷. Gustave « n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs ». Rétention d'eau, il retourne le style allusif maternel contre Louise : « elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice », « elle ne m'a rien dit là-dessus », « je n'en fais rien pour éviter certaines allusions », phrases qui se retournent contre l'intéressée dans un sous-entendu net : *ne me prie pas, ne me dis rien, ne fais rien*. Tacite, convenue, la répréhension maternelle fait souffrir Gustave qui range son matériel sportif au grenier sans mots dire, mais en se rongant déjà le sang, en ruminant une réponse appropriée, un style adéquat qui saura aussi bien marquer « l'âme que la chair d'une oeuvre »²⁹⁸, un style qui

²⁹⁵ à Louise Colet, [Paris, *ultima* du 30 avril 1847], t. I, pp. 452-453.

²⁹⁶ à l'instar d'Emma Bovary qui « bâille après l'amour comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine » (*Madame Bovary*, éd. de C. Gothot-Mersch, Classiques Garnier, Bordas, Paris, 1990, II, vii, p. 134).

²⁹⁷ *Memento* de Louise Colet du mercredi 24 décembre 1851, t. II, p. 882-bas.

²⁹⁸ à Ernest Feydeau, [Croisset, vers le 15 mai 1859], t. III, p. 22-haut.

aura fonction de convertir le *sport* verbal de Mme Flaubert en une arme littéraire toute puissante, quand le style sera « autant *sous* les mots que *dans* les mots »²⁹⁹.

Faut-il dès lors comprendre que lorsque Flaubert ordonne au style romantique de la « tendro-manie »³⁰⁰ de rebrousser chemin et de ne pas « sentir le lait »³⁰¹, c'est contre un style allusif précis qu'il entend réagir, et que le style physiologique, au vrai, naîtrait du ressentiment ? En octobre 1853, à l'heure des comices agricoles, Flaubert précise qu'« il faudra récrire le tout, car c'est un peu gâché comme style. Plusieurs passages auront besoin d'être réécrits, et d'autres désécrits »³⁰². La désécriture des instants de bonheurs littéraire-sportifs à jamais perdus, anciens de « dix ans », serait-ce dès lors désécrire une parole prescriptive maternelle contraignante, *déréaliser*, par extension, ce qu'avait pu contenir d'asphyxiant le programme anti-physiologique maternel de septembre 1846 ? Indice révélateur, « comices agricoles » et « sport » seront ligaturés en septembre 1866³⁰³. « On comprend que le style » de Flaubert, note J.-P. Sartre, « né du ressentiment, soit avant tout pour Flaubert une déréalisation systématique de la parole »³⁰⁴. Et d'une parole non-dite, d'un inarticulable, pourrait-on ajouter.

L'« abcès du style », pour l'enfant compromis dans une impasse langagière, pour ce « muet »³⁰⁵ qui voulait parler, coïncidera avec la quintessence libératrice métaphorique de l'arsenal nautique, comme si la création artistique se signalait désormais comme le résultat d'une

²⁹⁹ souligné par Flaubert ; *ibid.*

³⁰⁰ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi, minuit ½ [13 avril 1853], t. II, p. 304-mi.

³⁰¹ *ibid.*

³⁰² à Louise Colet, [Croisset,] mardi soir, minuit. [25 octobre 1853], t. II, p. 458-haut.

³⁰³ à George Sand, Croisset, samedi soir [29 septembre 1866], t. III, p. 537-mi.

³⁰⁴ *L'Idiot*, t. III, *op. cit.*, p. 1984-bas.

³⁰⁵ « Je suis un muet qui veut parler » (*Souvenirs, notes et pensées intimes*, III, 21 mai 1840).

conversion sportive bafouée : « J'ai des abcès de style et la phrase me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant ! »³⁰⁶

On le voit, le « livre sur rien »³⁰⁷ que Flaubert rêve d'écrire en 1852 pendant la rédaction de *Madame Bovary* dans un style inexpiable et intrépide à coups d'« hurlades mythologiques »³⁰⁸ sur fond de cendres vertes et bleues postorientales suite à l'incinération de la *Tentation* ratée aurait peut-être bien pour fonction première de combler un vide physiologique inaugural où corps et plume, avant *Madame Bovary*, ont été mis en quarantaine sur décret maternel en 1846 de manière totalement infondée, ou du moins ressenti comme tel.

Qu'une carence musculaire puisse provoquer un style, un texte, voire une vocation d'écrivain, c'est un point sur lequel on est amené à réfléchir, parce que le style physiologique de Flaubert, né d'une privation littérairesportive, ressentie et interprétée par Flaubert allusivement, est victime de violence neuromusculaire. Il porte, tout au moins, la trace d'une *inculcation*. De fait, le verdict récapitulatif tombera quelques années plus tard, en 1865, dans une lettre adressée aux Goncourt dans une formule significative : « vous avez *le style*, cette chose qui ne se pardonne jamais. »³⁰⁹ Ainsi donc se construit le style du dépit et de la consternation qui se propose comme une solution de rechange à une physiologie mise aux abois et à l'impossibilité d'exister sportivement : si « la perle est une maladie de l'huître », le style devient « peut-être l'écoulement d'une douleur plus profonde »³¹⁰.

³⁰⁶ à Louise Colet, [Croisset,] nuit de jeudi, I heure. [23 octobre 1851], t. II, p. 14-haut.

³⁰⁷ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi soir. [16 janvier 1852], t. II, p. 31-mi.

³⁰⁸ à Louise Colet, [Croisset,] mercredi soir, minuit. [6 avril 1853], t. II, p. 297-haut.

³⁰⁹ souligné par Flaubert ; à Edmond et Jules Goncourt, [Croisset,] mardi [19 décembre 1865], t. III, p. 474-haut.

³¹⁰ à Louise Colet, [Croisset,] vendredi, minuit. [16 septembre 1853], t. II, p. 431-bas.

Réaction homicide à l'obstruction neuromusculaire de Mme Flaubert

Rédempteurs, les voyages en Bretagne (1847) et en Orient (1850-1851, 1858) libéreront Flaubert de toute contrainte émotionnelle sentimentalo-familiale et littéraire. Relevons qu'après l'« abcès » stylistique d'octobre 1851 une même rage « contenue » connote le style démentiel du voyageur oriental rentré à Croisset. Flaubert étouffe au début de la rédaction de *Madame Bovary* : « Nous vivons tous maintenant dans un état de rage contenue qui finit par nous rendre un peu fous. [...] Il est présumable que je suis au milieu de ma *carrière*, comme on dit en haut style »³¹¹. À l'heure de l'invasion prussienne, en 1870, cette rage se retourne alors contre Mme Flaubert dans un éclat meurtrier : « La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie. Et je n'ose pas vous dire les souhaits que je forme, par moments. »³¹²

À la lumière de ce projet matricide, qui se détache d'un contexte militaire précis, l'on est peut-être en mesure de mieux comprendre le sens et la portée de ces phrases réactives que sont « l'inaction musculaire où je vis me pousse à des besoins d'action furibonde »³¹³, « tous les soirs avant mon dîner, je me livre à une natation violente »³¹⁴, « mon inaction m'étouffe à éclater »³¹⁵, « mon oisiveté forcée me ronge »³¹⁶. Flaubert tente de se débarrasser ici d'une oppression familiale dévitalisante dont il essuie constamment les revers depuis 1836. Heureusement, la Seine, plongeoir hydrothérapique, est là pour résorber la pulsion matricide et

³¹¹ souligné par Flaubert ; à Henriette Collier, [Paris,] lundi 8 décembre [1851], t. II, p. 20-mi.

³¹² à George Sand, [Croisset,] samedi [10 septembre 1870], t. IV, p. 234-haut.

³¹³ à Louise Colet, [Croisset,] mardi soir. [4 avril 1854], t. II, p. 543-bas.

³¹⁴ à Edma Roger des Genettes, Croisset, jeudi [23 juin 1870], t. IV, p. 196-haut.

³¹⁵ à George Sand, Croisset, mercredi [17 août 1870], t. IV, p. 222-mi.

³¹⁶ à sa nièce Caroline, [Croisset,] lundi, I heure, 24 octobre [1870], t. IV, p. 254-mi.

libérer le contrevenant potentiel de son projet meurtrier initial. Refroidi dans l'eau curative, purgé de sa noire délivrance, le nageur se voit restitué au monde sur le droit chemin ; il peut, une fois ébroué, se remettre au travail. Au sortir de *L'Éducation sentimentale* (1869), cette restitution sociale de soi par l'antidote littéraire-sportif est intéressante et peut avoir son utilité.

C'est l'occasion pour nous de voir maintenant, en quelques mots, quel a pu être l'impact du sport dans l'Œuvre de Flaubert et de contrôler si l'affirmation de J.-P. Richard selon laquelle « Flaubert rêve peu sur les eaux courantes »³¹⁷ à quelque fondement chez cet auteur imprévisible qui déclarait : « j'imagine que vous avez maintes fois plongé votre beau corps de femme dans les ondes de la Seine »³¹⁸, la « Seine qui murmure sous mes fenêtres me fait songer au lac Majeur. Je m'y transporte en imagination »³¹⁹.

Le sport dans l'Œuvre de Flaubert

La natation

Chef-d'oeuvre d'autonomie volontaire, Mâtho plonge son corps musclé dans le golfe pour oublier une longue journée de tâches militaires auxquelles se mêle le souvenir de la princesse carthaginoise Salammbô enluminée et dansante : « Une nuit, il se jeta dans le golfe, et pendant trois heures, il nagea tout d'une haleine »³²⁰. Précitée, l'image « auditive et musculaire »³²¹ de l'épisode de l'aqueduc romain déployant Mâtho

³¹⁷ Richard, J.-P., « La création de la forme chez Flaubert », *op. cit.*, p. 157.

³¹⁸ à Aglaé Sabatier, [juillet-août 1859 ?], t. III, p. 32-mi.

³¹⁹ à la princesse Mathilde, Croisset, vendredi soir, [31 août 1866], t. III, p. 523-bas.

³²⁰ *Salammbô*, IV, « Sous les murs de Carthage », *op. cit.*, p. 59.

³²¹ Wellek, R. et Warren, A., *La théorie littéraire*, traduit de l'anglais par J.-P. Audigier et J. Gattégno, éd. Harcourt, Brace et World, Inc. 1942, 1947, 1949, 1956 ; éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1971, IV, 15, p. 261.

et Spendius en « eaux pesantes »³²² résonne non seulement dans la passé nautique de Mâtho, mais dans la tentative de suicide surtout de Spendius, ancien esclave repêché par les soldats d'Hamilcar qui s'est un jour « par désespoir lancé à la mer du haut de la trirème où il poussait l'aviron »³²³. L'élève crapaud devait observer une ligne droite, l'ouverture du roman inachevé *Bouvard et Pécuchet* au canal Saint-Martin étale « en ligne droite son eau couleur d'encre. »³²⁴ Dans l'imaginaire du tentateur Lheureux, la « levrette » perdue d'Emma Bovary se substitue à un chien qui a « fait cinquante lieues en ligne droite et passé quatre rivières à la nage » pour retrouver son maître³²⁵. Auteur d'un roman autobiographique intitulé *Sylvio, le fils du pêcheur*³²⁶, cherchant Mme Arnoux « boulevard Poissonnière »³²⁷, Frédéric Moreau se couche « avec une douleur intolérable à l'occiput, et [boit] une carafe d'eau pour calmer sa soif. »³²⁸ Levant l'ancre, Julien répète l'expérience du canotier épistolaire de 1846 : « Dès qu'il entra dans la barque, elle enfonça prodigieusement [...] et Julien se mit à ramer. À chaque coup d'aviron, le ressac des flots la soulevait par l'avant. L'eau, plus noire que de l'encre, courait avec furie des deux côtés du bordage. Elle creusait des abîmes, elle faisait des montagnes, et la chaloupe sautait dessus, puis redescendait dans des profondeurs où elle tournoyait, ballotée par le vent. »³²⁹

L'équitation

³²² *Hérodias*, *op. cit.*, I, p. 146.

³²³ *Salammbô*, II, « À Sicca », *op. cit.*, p. 26.

³²⁴ *Bouvard et Pécuchet*, éd. Maynial, *op. cit.*, I, p. 1.

³²⁵ *Madame Bovary*, *op. cit.*, II, i, p. 81.

³²⁶ *L'Éducation Sentimentale* (1869), *op. cit.*, I, iii, p. 24.

³²⁷ *ibid.*, III, i, p. 313.

³²⁸ *ibid.*, II, i, p. 127.

³²⁹ *La Légende de saint Julien l'hospitalier*, *op. cit.*, III, pp. 130-131.

Charles Bovary ne sait « ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet »³³⁰. Piètre exemple, il ne sait expliquer à Emma « un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman »³³¹. Rodolphe vient demander à Charles pour revitaliser Emma souffrante « si l'exercice du cheval ne serait pas bon »³³². Sur le feu vert de Charles, Emma met le pied à l'étrier ; l'adultère est lancé : « Dès qu'il sentit la terre, le cheval d'Emma prit le galop »³³³. Le langage nautique prolonge alors le langage hippique ; radieuse, Emma « nage sous des flots d'azur »³³⁴. Le mouvement inverse se produit dans *Salammbô*, où le langage hippique précède cette fois-ci le langage nautique. Mâtho, chez qui « bras [et] veines s'entrecroisent comme des lierres sur des branches d'arbre »³³⁵, explique à Salammbô sous la tente qu'il « arrête les étalons par les naseaux »³³⁶, quitte à se « replonger »³³⁷, l'instant d'après, dans la bataille. Le doigté verbal, performatif, a fonction de faire succomber Salammbô. Flaubert, qui souhaitait naître cheval de course³³⁸, décrit dans *L'Éducation sentimentale* de 1869 les courses hippiques du Champ de Mars qui surprennent par leur caractère de modernité :

« Les jockeys, en casaque de soie, tâchaient d'aligner leurs chevaux et les retenaient à deux mains. Quelqu'un abaissa un drapeau rouge. Alors, tous les cinq, se penchant sur les crinières, partirent. Ils restèrent d'abord serrés en une seule masse ; bientôt elle s'allongea, se coupa ;

³³⁰ *Madame Bovary, op. cit.*, I, VII, p. 42.

³³¹ *ibid.*

³³² *ibid.*, II, ix, p. 161.

³³³ *ibid.*, II, ix, p. 162.

³³⁴ *ibid.*, II, ix, p. 164.

³³⁵ *Salammbô*, XI, « Sous la tente », *op. cit.*, p. 224.

³³⁶ *ibid.*

³³⁷ *ibid.*

³³⁸ « Que ne suis-je né cheval ! cheval de course » (à sa soeur Caroline, [Paris,] samedi midi. [26 novembre 1842], t. I, p. 132-bas).

celui qui portait la casaque jaune, au milieu du premier tour, faillit tomber ; longtemps il y eut de l'incertitude entre Filly et Tibi ; puis Tom-Pouce parut en tête ; mais Clubstick, en arrière depuis le départ, les rejoignit et arriva premier, battant Sir Charles de deux longueurs ; ce fut une surprise ; on criait ; les baraques de planches vibraient sous les trépignements. »³³⁹

La quatrième épreuve décrit l'illusion d'optique qui consiste à croire que les chevaux de course, lancés à grande vitesse à l'autre bout de la piste, ne font presque pas d'efforts et « glissent » par conséquent d'eux-mêmes dans une facilité déconcertante de mouvement :

Les spectateurs des tribunes avaient grimpé sur les bancs. Les autres, debout dans les voitures, suivaient avec des lorgnettes à la main l'évolution des jockeys ; on les voyait filer comme des taches rouges, jaunes, blanches et bleues sur toute la longueur de la foule, qui bordait le tour de l'Hippodrome. De loin, leur vitesse n'avait pas l'air excessive ; à l'autre bout du Champ de Mars, ils semblaient même se ralentir et ne plus avancer que par une sorte de glissement, où les ventres des chevaux touchaient la terre sans que leurs jambes étendues pliassent. Mais, revenant bien vite, ils grandissaient ; leur passage coupait le vent, le sol tremblait, les cailloux volaient ; l'air, s'engouffrant dans les casaques des jockeys, les faisait palpiter comme des voiles ; à grands coups de cravache, ils fouaillaient leurs bêtes pour atteindre le poteau, c'était le but. On enlevait les chiffres, un autre était hissé ; et, au milieu des applaudissements, le cheval victorieux se traînait jusqu'au pesage, tout couvert de sueur, les genoux raidis, l'encolure basse, tandis que son cavalier, comme agonisant sur sa selle, se tenait les côtes.³⁴⁰

L'athlète de foire

L'émergence du sport dans le paysage littéraire français du XIXe siècle coïncide avec la naissance du monde du cirque et de la fête foraine³⁴¹. Athlètes de foire, trapézistes, équilibristes chatoyants sont les expédients dynamiques d'une société en voie d'industrialisation qui semble s'être

³³⁹ *L'Éducation sentimentale* de 1869, *op. cit.*, II, iv, pp. 204-205.

³⁴⁰ *ibid.*, p. 206.

³⁴¹ Voir Andrieu, G., « La gymnastique commerciale », Le cirque Mollier, in Arnaud, Pierre, *Les Athlètes de la République. Gymnastique*, *op. cit.*, II, 7, pp. 163-177.

arrêtée de rêver. La « troupe acrobatique du sieur Pedrillo »³⁴², dans *Un parfum à sentir* (1836), illustre ce cas de figure : « banderole tricolore »³⁴³ au-dessus de la tête, se donnant au « carrefour d'une rue déserte »³⁴⁴, l'« hercule du nord »³⁴⁵ a pour partenaire énergique Isabella, à la « jambe si bien faite »³⁴⁶, qui « tourbillonne sur le vieux tapis de Perse »³⁴⁷. La musculature « athlétique »³⁴⁸ d'Isabella, « si bien serrée dans [son] pantalon rose »³⁴⁹, retient l'attention du jeune narrateur qui la contemple depuis la foule. Aérienne, spectaculaire, la femme sportive de la rue est la première femme que le narrateur de *Novembre* (1842) confesse avoir jamais aimée : « Oh ! comme j'aimais surtout la danseuse de corde, avec ses longs pendants d'oreilles qui allaient et venaient autour de sa tête, son gros collier de pierres qui battait sur sa poitrine ! avec quelle avidité inquiète je la contemplais, quand elle s'élançait jusqu'à la hauteur des lampes suspendues entre les arbres, et que sa robe, bordée de paillettes d'or, claquait en sautant et se bouffait dans l'air ! Ce sont là les premières femmes que j'ai aimées. » De la même façon, « fortifié dans son aversion pour la littérature académique et universitaire »³⁵⁰, doué d'un « scepticisme naïf et actif »³⁵¹, Henry rêve d'un « nègre athlétique »³⁵². Son ami Jules éprouve « pour les époques plantureuses telles que le bas-empire et le

³⁴² *Un parfum à sentir*, *ibid.*, I, p. 55.

³⁴³ *ibid.*

³⁴⁴ *ibid.*, VI, p. 62.

³⁴⁵ *ibid.*

³⁴⁶ *ibid.*

³⁴⁷ *ibid.*

³⁴⁸ *ibid.*

³⁴⁹ *Novembre*, éd. de l'Intégrale, *op. cit.*, t. I, p. 249.

³⁵⁰ *L'Éducation sentimentale de 1845*, *op. cit.*, XXVII, p. 355.

³⁵¹ *ibid.*, XXVII, p. 366.

³⁵² *ibid.*, XXI, p. 325.

XVI^e siècle », une « irrésistible attraction »³⁵³. Dans *Quidquid Volueris* (1837), Djalioh aux « flexibles vertèbres »³⁵⁴ est doté d'« une large poitrine qui sembl[e] celle d'un athlète »³⁵⁵, à l'instar de Bournisien, l'ecclésiastique de *Madame Bovary*, qui est pourvu d'un « corps athlétique »³⁵⁶.

Conclusion

Annonçant les athlètes littéraires phares de la III^e République (1870-1940) qui « 'sans désir de jamais jeter l'ancre nulle part' »³⁵⁷ écriront en naviguant « je navigue, et je travaille surtout. Je fais une histoire de passion très exaltée [*Mont-Oriol*] »³⁵⁸, l'analyse de la fonction et du statut du sport dans la vie et l'Œuvre de Gustave Flaubert, à l'origine d'une forme d'écriture et de lecture nouvelles, modifie notre vision de la littérature et du corps sur au moins trois points sensibles : elle modifie le statut de l'écrivain passif rivé à sa table de travail en écrivain sportif, elle jette une lumière nouvelle sur les rapports du corps et de l'écriture, elle revitalise, enfin, le centre d'intérêt de la création et des études littéraires. Le sport, vertu incitatrice subversive, métamorphose la littérature.

L'énergie littéraire-sportive, un antidote existentiel

La fonction de la double activité littéraire et sportive nous éclaire sur son pouvoir pédagogique suggestif. Flaubert nous met en garde contre une éducation trop éloignée du travail de l'écriture et de l'entraînement

³⁵³ *ibid.*, XXVII, p. 367.

³⁵⁴ *Quidquid Volueris, études psychologiques*, IX, p. 112.

³⁵⁵ *ibid.*, III, p. 105.

³⁵⁶ *Madame Bovary, op. cit.*, II, i, p. 78.

³⁵⁷ Apollinaire citant Maupassant, in « Guy de Maupassant athlète », *op. cit.*, p. 1197.

³⁵⁸ Guy de Maupassant à Hermine Lecomte du Noüy, Antibes, 2 mars 1886.

sportif, trouve un semblant d'équilibre pour ce qu'il appelle la « Jeunesse des écoles »³⁵⁹, libère le corps en « mouvements d'écriture »³⁶⁰.

Une jeunesse déclinant cigarettes et alcool relève-t-elle nécessairement d'une doctrine consolante ou d'une utopie généreuse ? *L'Éducation sentimentale* de 1869 relève le défi. En détournant la jeunesse alcoolique et droguée de certaines voies irrémédiables (prostitution, criminalité, suicide), Flaubert, passionné de sport et de littérature, éduque à l'ancienne une génération nouvelle, redonne goût à la vie à certains milieux défavorisés, débloque des impasses existentielles décrétées irréversibles par tel système culturel social, réoriente des structures d'écoute et d'accueil en alerte face à la violence, offre, en un mot, une lueur d'espoir là où des portes se sont refermées, là où plus rien ne répond.

Contrairement à ce qu'affirment certains pédagogues qui ne s'appliquent pas forcément à eux-mêmes les conseils qu'ils prodiguent aux autres, Flaubert, fils de médecin, propose un témoignage vivant de son expérience littéraire-sportive. L'antidote existentiel littéraire-sportif, désactivant la lourdeur sociale de l'« empâtement moral et physique »³⁶¹, interroge directement les problèmes familiaux, sentimentaux et historiques à leur source, lénifie le mal du siècle contemporain, détourne les énergies délinquantes en restituant le ou les contrevenants potentiels sur le droit chemin, celui de la responsabilité, du dialogue et de la raison délibérante. L'exercice de style et l'exercice corporel, loin de s'exclure, deviennent ainsi un acte conjoint civique par lequel l'expérience sportive et l'expérience littéraire, mises amicalement au service l'une de l'autre, interpellent par leur issue favorable et génératrice de talents littéraires et sportifs nouveaux.

Plaisir poétique et plaisir musculaire, loin d'être « incompatibles »

³⁵⁹ souligné par Flaubert ; à Edmond et Jules Goncourt, [Croisset,] mardi [19 décembre 1865], t. III, p. 474-mi.

³⁶⁰ à Louise Colet, [Croisset,] dimanche soir. [4 octobre 1846], t. I, p. 374-haut.

³⁶¹ à Ernest Chevalier, [Rouen, 7 juillet 1841], t. I, p. 83-mi.

(J.-J. Rousseau)³⁶², forment un couple riche de surprises et de sous-entendus, réconcilient la littérature avec le sport, les littéraires avec les sportifs. Qu'une carence musculaire puisse provoquer un style, un texte, ou une vocation d'écrivain, comme cela a été le cas pour Flaubert quelques mois après sa rencontre capitale avec Louise Colet en août 1846, année de la mort de son père le Dr Flaubert et de sa soeur Caroline qu'il a vus partir en l'espace de trois mois, lui, le bruxomane littéraire-sportif de la littérature française moderne, c'est un point sur lequel on est amené à réfléchir parce que le mythe du littéraire qui a *tout dans la tête et rien dans les muscles*, abrogé, casse dans la foulée le mythe du sportif qui a *tout dans les muscles et rien dans la tête*.

Mythes, préjugés, partis pris : telles sont les lectures immédiates factices qui menacent d'emblée le dialogue fragile entre littéraires et sportifs, les imaginaires sans fondements, les idées reçues dignes du sottisier de Bouvard et Pécuchet, lesquels, quoiqu'il arrive au chapitre des exercices, répondent alternativement : « toujours conseiller d'en faire »³⁶³.

³⁶² Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation* (1762), texte établi par Charles Wirz, présenté et annoté par Pierre Burgelin, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1969, Livre II, pp. 197-198.

³⁶³ *Dictionnaire des idées reçues*, op. cit., t. II, p. 308.